

Grégoire Courtois

***La première ville
de l'histoire
de l'Humanité***

Personnages principaux :

Dylan
Jennifer
Le Narrateur

Personnages secondaires :

James Stewart, le patron
Ling, le télé-opérateur
Cynthia, l'amie d'enfance
Le standardiste du commissariat du 3^{ième}
La police du 3^{ième}

Notes de mise en scène :

- Les personnages secondaires sont tous joués par Le Narrateur, même lorsque ceux-ci ne sont qu'une voix au téléphone. Dans ce dernier cas, il est par ailleurs préférable que le Narrateur soit sur scène pour jouer cette voix, et non pas en voix-off ou au micro.
- Les titres et numéros des scènes peuvent être dits à haute voix par l'un des personnages au choix ou bien projetés ou bien ne pas apparaître du tout.
- Dans le même esprit, il est donc préférable que les nombreux dialogues au téléphone ne soient pas traités comme tels, mais comme des dialogues ordinaires, éventuellement sans regards entre les comédiens, mais jamais en mimant les combinés téléphoniques. Plus important encore, il est donc préférable qu'aucun téléphone n'apparaisse jamais dans la mise en scène.
- Parfois, le Narrateur donne à voix haute des indications de mise en scène. Il n'y a aucune obligation à les suivre mais il est important qu'elles ne soient pas supprimées du texte.

Scène n° 0 qui est un prologue

Le Narrateur :

Ceci est un conte de fées.

Ceci est une histoire qui rend heureux.

Ceci est la vie que nous souhaitons mais que nous n'aurons jamais.

Mais ça n'est pas grave.

Car ceci est une métaphore,

et comme toute métaphore, il convient à chacun d'entre vous d'en dégager le sens qui lui plaira,

car nos envies ne sont pas les mêmes,

car nous sommes tous différents,

et que c'est cette belle diversité qui fait de la race humaine la formidable exception du règne animal.

Ceci est un conte de fées pour des femmes qui n'en sont pas, et pour des hommes qui n'en verront jamais.

Ceci est un rêve.

(Lumière)

(Dylan et Jennifer sont assis, par terre ou ailleurs. Ils boivent un café ou se livrent à une quelconque autre activité d'étudiants.)

Le Narrateur :

Voici nos deux héros.

Il y a Dylan, qui est un garçon, et il y a Jennifer, qui est une fille.

Ils sont assis par terre et boivent un café, ou bien ils se livrent à une quelconque autre activité d'étudiants, toute autre activité en fait, sauf une :

Ils ne font pas l'amour. Parce que dans notre conte de fées, et souvent dans tous les autres contes de fées, l'amour ne vient pas au début.

En fait, dans ce conte que je vous raconte, l'amour ne vient jamais.

(Noir)

Scène n° 1 qui est la scène de la première proposition

(Lumière)

Le Narrateur

Cette scène est jouée de manière très sobre.

Nos protagonistes se disent des choses absolument insignifiantes et dont tout le monde se moque, car ils ne font pas l'amour.

Au mieux, on attendra qu'ils le fassent, mais comme nous l'avons déjà dit, cela ne se produira pas.

Leur jeu est donc détaché, fade, blasé, comme si des choses très importantes se jouaient, à l'intérieur de leurs crânes à tous les deux, mais qu'ils étaient obligés de révolser leurs yeux pour les observer.

Si possible, les comédiens interprétant cette scène devront donc tenter de révolser leurs yeux.

Jennifer

Oui, une colocation, à deux ou trois, ça me dérange pas.

C'est la folie ces loyers. Les études c'est vraiment pour les riches.

Dylan

Il y a des familles plus avantagées que les autres, c'est sûr, mais moi je crois que si on veut quelque chose, on peut l'obtenir. Il faut juste s'en donner les moyens.

Jennifer

Tu crois pas au destin ? Tu crois pas que tout pourrait être joué d'avance ? Tu crois vraiment qu'on peut se sortir d'une situation impossible simplement parce qu'on l'a décidé ?

Dylan

Oui, bien sûr, sinon ce serait l'enfer.

(Un temps)

Jennifer

Tu as toujours eu confiance en toi comme ça ?

Dylan

Je crois. J'ai pas fait attention.

Jennifer

Moi je travaille, à côté, pour payer un loyer, pour pouvoir être là, pour travailler.

Tout ce que je fais est organisé, autour d'un sens. Rien n'est inutile.

Alors je devrais penser comme toi, et pourtant je n'y arrive pas.

Dylan

Moi je ne travaille pas. Mes études sont un passe-temps entre deux cuites,

parce que je peux me le permettre. Parce que je ne peux pas m'imaginer me mettre au travail alors que tout mon environnement m'encourage à l'oisiveté.

Jennifer

Tes parents ne veulent pas que tu fasses quelque chose de ta vie ?

Dylan

Ils font semblant de le souhaiter, mais la réalité, c'est qu'ils voudraient que je ne fasse jamais rien, que toutes leurs années de labeur servent au bonheur de leur progéniture, que je ne souffre pas comme ils ont souffert et continuent à souffrir.

Alors ils inventent un discours de motivation, qui met en avant le travail et la dignité, mais ça n'est pas moi qu'ils essaient vraiment de convaincre. C'est seulement eux.

Jennifer

Pourquoi tes parents t'ont appelé comme ça ?

Dylan

Ils regardaient beaucoup la télévision.

Jennifer

Tous les parents regardent beaucoup la télévision, mais tous les garçons ne s'appellent pas Dylan.

Dylan

C'est vrai. Alors je ne sais pas.

(Un temps)

Dylan

Si tu veux habiter ici, je peux te sous-louer la chambre derrière. Je ne m'en sers pas.

Jennifer

Oh non, je ne veux pas te déranger.

Dylan

Tu habites où pour le moment ?

Jennifer

A l'hôtel, mais ça ne va pas durer. Je vais trouver quelque chose.

Je t'assure, ne t'embête pas.

Dylan

Tu ne m'embêtes pas, puisque je te le propose.

Fais ce que tu veux.

(Noir)

Scène n° 2 qui est la scène des cartons

(Lumière)

(Dylan et Jennifer déballent des cartons.)

Le Narrateur

Dix ans plus tard, Jennifer emménage chez Dylan.

Nous annonçons dix années car ceci est un conte de fées,
de ceux où le temps s'étire et flirte avec l'éternité.

Nous annonçons dix années, mais cela pourrait être plus, ou moins,
car le temps n'existe pas dans ce genre de conte de fées,

toujours nous les imaginerons logés quelque part dans un pli du passé,

et il pourra s'écouler un temps infini, il pourra se passer mille ans, ou dix mille ans,

sans que jamais ce conte ne pénètre notre époque, ni que des princesses se retrouvent poussant des caddies sur des parkings de supermarché.

Ceci est un conte de fées qui a l'âge du monde, ni plus, ni moins

et comme chacun ici ignore l'âge du monde,

alors le temps est flou, alors les chronologies sont troubles,

et ne reste que l'histoire qu'on nous raconte.

Jennifer

Je t'assure que c'est temporaire, juste le temps que je trouve quelque chose.

Dylan

Et si tu pensais pour une fois que c'est déjà fait, que tu as trouvé quelque chose ? Tu pourrais peut-être te décontracter un peu.

Jennifer

C'est gentil de ta part, mais...

Dylan

Ne dis plus « mais ». Ne dis plus rien. Ne t'excuse plus d'être ici. Pense aux choses importantes auxquelles tu dois penser. Le fait que tu sois là n'est pas un problème. Ni pour toi, ni pour moi.

Jennifer

D'accord. Entendu. D'accord. Tu es gentil.

(Un temps)

(Dylan sort une pierre d'un carton.)

Dylan

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Jennifer

C'est un souvenir. Ca vient de Turquie.

Dylan

C'est une pierre.

Jennifer

C'est un vestige archéologique. Un morceau d'une ancienne cité, néolithique, l'une des premières cités de la planète. C'est mon père qui me l'a donné. Il n'avait pas le droit, mais il l'a volé et il me l'a donné.

Je me souviendrai toujours de ce qu'il a dit ce jour-là. Il m'a raconté l'histoire des premiers hommes. Il m'a dit qu'autrefois, il y a bien longtemps, les hommes et les femmes marchaient. Ils se déplaçaient continuellement, en chassant, en cueillant des fruits pour se nourrir, et cherchaient perpétuellement un endroit où être mieux, parce qu'il y avait toujours un endroit où être mieux. Cela dépendait des saisons, et des changements climatiques, et du gibier qui se déplaçait lui-aussi,

pour trouver lui-aussi un endroit où être mieux. Et il a dit qu'un beau jour, les hommes et les femmes en ont eu marre de courir, et de se déplacer, et qu'au lieu de chercher un endroit où être mieux, ils décidèrent de le construire, et d'aménager l'endroit où ils étaient. Et alors l'endroit n'avait plus d'importance, parce que des toits les protégeaient des intempéries, et le gibier était élevé juste à côté, et les fruits poussaient derrière la maison, où un feu brûlait, dans la cheminée, et il n'était plus nécessaire de courir. Il suffisait de protéger ce qu'ils avaient construit, et ce qu'ils avaient construit c'était une ville, la première, avec de la sueur, et du sang, et des pierres, et l'une de ces pierres, la voici, c'est celle-là, qui a servi aux premiers hommes à cesser de courir, et de chercher où ils pourraient être mieux. C'est l'une des pierres qui leur a juste servi à être mieux, là où ils étaient.

Dylan

Il est archéologue ton père ?

Jennifer

Non.

Dylan

Tiens, donne-la moi. On va la mettre quelque part où on peut la voir. Comme tu y tiens.

Jennifer

Ce sera une sorte de symbole ?

Dylan

Comme tu voudras. Soit un symbole, soit un presse-papier.
Mais dans les deux cas, ce sera utile.

(Un temps)

Le Narrateur

Nos deux héros continuent à débiller soigneusement les cartons de Jennifer.

Tout en cherchant une place à chaque chose, celle-ci explique à Dylan leur origine, ainsi que le lien affectif qui fait qu'elle leur est attachée, et qu'elle les a conservées, tout ce temps.

Il n'y a pas de musique, mais il y a un défilé, un défilé silencieux de menus objets, peluches, bibelots, vestiges, qui parquent dans la chambre, tous chargés de passé, d'histoires petites et grandes, qui mises bout à bout deviennent le tendre récit de sa vie, le récit lisse et calme, puisqu'il ne reste que le bonheur,

puisque l'on ne conserve pas les souvenirs du malheur, et des moments sombres.

Et tandis qu'elle raconte, c'est une vie de paix et de joie et de couleurs pastel et de petites fleurs odorantes qui ne piquent pas le nez, une vie de princesse toute blanche qui lui apparaît soudain, sa vie à elle oui, mais comme elle ne l'avait jamais imaginée. Et même si parfois, un objet particulier, une odeur particulière, fait resurgir en elle instants pénibles et fantômes gras, elle les chasse immédiatement en faisant une imperceptible grimace.

Ici, la comédienne qui interprète Jennifer peut faire quelques imperceptibles grimaces, ou chasser des fantômes gras, ou ne rien faire si par exemple il a été décidé que personne ne devait rien faire du début à la fin de cette histoire sans amour.

(Jennifer sort une carte postale d'un carton mais ne dit rien.)

Dylan

Et ça c'est quoi ?

Jennifer

Ca, c'est une carte postale qu'une amie m'avait envoyée.
Elle était loin, en voyage, longtemps.

Dylan

Je peux voir ?

Jennifer

Non, mais je vais te la lire.

Dylan

Qu'est-ce que ça change ?

Jennifer

Rien peut-être, mais je préfère.

C'est la dernière carte postale qu'elle m'a envoyée.

Dylan

Oh, je suis désolé.

Elle est morte ton amie ?

Jennifer

Non, mais c'est presque la même chose.

Parce qu'elle est partie, quelques mois, à l'étranger. C'était pour étudier. C'était il y a longtemps.

Dylan

Ah, je comprends.

Jennifer

Non, tu ne comprends pas.

Nous étions amies, nous étions bien. C'était il y a longtemps. Et elle avait ce petit ami, très beau, et très gentil, puis soudain très seul, et très triste, et moi aussi.

J'étais très triste et très seule quand elle est partie pendant ces longs mois, et toutes les cartes postales que nous nous sommes envoyées n'y changeaient rien. Tout au plus, elles nous aidaient à nous convaincre que bientôt on allait se retrouver.

Dylan

Et vous vous êtes retrouvées.

Jennifer

On s'est retrouvées, oui. Une fois passés ces quelques mois et une fois envoyées les deux dernières cartes postales, la sienne et la mienne, qui ont dû se croiser au dessus de l'océan Atlantique, chacune dans un avion blanc qui fonçait à 800 kilomètres/heure, un avion blanc qui était chargé de courrier mais qui aurait pu ressembler à un bombardier noir. Qui allait tout détruire.

Dylan

Tu me la lis la carte ?

Jennifer (*lisant*)

Ma petite Jenny,

C'est probablement la dernière carte que je t'écris d'ici. Il ne reste plus que quelques jours et avec toutes les choses que j'ai à préparer. Je n'aurais pas le temps d'en envoyer une autre.

Je suis dans un drôle d'état, à la fois triste de partir et de quitter les amis que j'ai rencontrés ici, mais aussi impatiente et heureuse et excitée de pouvoir te retrouver et ne pas être obligée d'écrire (mal) pour te raconter tout ce que j'ai à te raconter.

Je t'embrasse très très très très fort.

A tout de suite.

Cynthia

Dylan

C'est mignon. Pourquoi tu parles de bombardier ?

Qu'est-ce que ça a détruit qu'elle te dise ça ?

Jennifer

Cette carte n'a rien détruit.

Mais au dessus de l'Atlantique, cette carte a croisé la mienne, qui filait dans son avion blanc, à 800 kilomètres/heure, et dans cette carte que je lui avais écrite, je lui disais qu'à son retour elle allait s'apercevoir que des choses avaient changé. Parce que son petit ami était maintenant avec moi, et

que nous étions heureux, et que c'était un sentiment curieux, comme celui dont elle parlait. « Un drôle d'état ». Alors même si nous l'aimions beaucoup, au fond de nous, nous aurions souhaité qu'elle reste toujours de ce côté de l'Atlantique, et que toujours nous puissions éviter d'avoir à dire ce que nous faisons, et ce que nous vivons, et continuer à dire combien on l'aimait. Parce que c'était vrai. Malgré tout ça, on l'aimait.

Dylan

Ah.

Jennifer

Oui. Voilà.

Dylan

Oui.

Jennifer

Mais même maintenant tu sais, je n'ai pas l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. Même quand je souhaitais que cet avion qui la portait, elle, après avoir porté sa gentille carte, à 800 kilomètres/heure, même quand je souhaitais que cet avion s'écrase au milieu de l'Atlantique, je n'avais pas l'impression de penser quelque chose de mal.

Dylan

Je sais pas trop.

Jennifer

Non, tu ne sais pas trop.

Dylan

Non.

Et alors, elle est revenue ?

Jennifer

Oui.

Mais je ne l'ai pas vue longtemps, quelques minutes, où elle a hurlé, où je n'ai rien dit, et puis elle est partie, et c'était tout.

Je ne l'ai plus revue.

(Un temps.)

Jennifer

Alors tu comprends, cette carte postale je la conserve. C'est un souvenir. Et je la relis, parfois, à haute voix. Et je regarde cette image, cette ville avec ces bâtiments étrangers. Et je la relis à nouveau, et je regarde cette belle écriture ronde. Une écriture d'enfant.

Je ne sais même pas si maintenant elle continue à faire des petits cercles sur les « i », plutôt que des points. Avant, je pouvais même imiter son écriture, et elle pouvait imiter la mienne.

Et je la relis encore cette carte postale où elle me dit des choses gentilles. C'est court mais c'est gentil. Et plus jamais ensuite elle ne m'a dit de choses gentilles. C'est normal, mais plus jamais ensuite.

Cette carte postale, c'est comme un morceau de maison intact qu'on retrouve après un séisme. C'est comme le survivant d'une catastrophe, mais un survivant qui n'a pas survécu, juste son souvenir. Et c'est un souvenir qui parle et qui répète toujours la même chose mais qui parle, et qui nous rappelle comme c'était bien avant la catastrophe.

Dylan

Ah ouais. Comme la poupée qui dit « maman » dans la Planète des Singes.

Jennifer

Oui. Comme la poupée qui dit « maman ».

Dylan

Et ça c'est quoi ?

Jennifer

Ca c'est rien. Juste un sac en plastique.

Il y en a trop des sacs en plastique. Du coup, maintenant, plus aucun d'eux n'a d'histoire.

(Noir)

Scène n° 3 qui est la scène de la première nuit

(Lumière)

Le Narrateur

Dix ans plus tard, Dylan et Jennifer ont à peine fait connaissance.

C'est normal. Il faut du temps pour faire connaissance.

Et souvent, le temps n'y change rien.

Qu'il se passe dix ans ou dix minutes, cela n'a pas d'importance.

Alors ici, ce sont dix ans qui passent.

Dix ans comme du vide. Parce qu'on ne vous les racontera pas ces dix ans, et nos héros n'y feront pas allusion non plus. Peut-être même qu'ils ne s'en souviennent pas, ou alors que ces dix ans resteront pour eux une seule et même image, comme une carte postale jaunie qui réanime nos souvenirs, les ramène à la vie quelques minuscules instants, avant qu'ils ne meurent à nouveau.

Le temps n'y change rien. Ce qu'on se dit ne change rien.

Et il suffit souvent d'un seul instant pour faire réellement connaissance.

Nous ne parlons pas ici de savoir si l'autre préfère les brocolis ou les salsifis,

ni si les bruits qu'il fait quand il dort ont tous été répertoriés.

Nous parlons ici de connaître, de savoir, et du lien qui n'est pas l'habitude, du lien qui apparaît brusquement et s'impose entre deux personnes comme un éclair permanent, et indélébile, et douloureux.

Alors cette nuit-là, regardez. Jennifer et Dylan sont assis dans le canapé de leur salon, et la lune monte, regardez. Et tous deux commencent à s'endormir. Et tous deux commencent à sentir qu'ils sont bien ensemble, et qu'ils ne sont plus deux petites personnes sur un globe immense, mais que le monde est un décor qui tourne autour d'eux, avec tous ses petits constituants de bois qui montent et descendent, tout en tournant, regardez. Au milieu d'un manège, c'est là qu'ils sont, regardez. Au centre d'un manège où on ne les voit pas mais d'où ils peuvent tout voir, monter et descendre les petits objets de bois.

Et regardez, regardez. Il y a Dylan qui approche sa main de celle de Jennifer, et nous ne savons pas s'il le fait exprès parce que son geste est lent, et désintéressé, au centre du manège de bois, dans l'ombre du cylindre de bois qui est l'axe de rotation du manège, là où personne ne peut les voir sauf nous. Et maintenant leurs deux mains se touchent, et même si nous avons l'impression qu'aucun des deux ne s'en est aperçu, que tout ça est accidentel, c'est pourtant un éclair. C'est pourtant le lien douloureux qui apparaît. Regardez l'éclair, et le lien, et la douleur. Regardez.

(Le Narrateur s'approche de Dylan.)

Le Narrateur (à Dylan)

Regarde. Tu le vois toi cet éclair. Et ce lien ? Et cette douleur ?

Dylan (à Jennifer)

Tu dors ?

Jennifer

Non. Oui.

Dylan

Ah.

Le Narrateur (à Dylan)

Et ce manège autour de toi qui tourne.

Tu le vois ? Regarde.

Dylan (à Jennifer)

Viens vers moi.

(Jennifer s'approche un peu de Dylan.)

Le Narrateur (à Jennifer)

Comment est-ce que tu te sens, Jennifer ?

Jennifer (à Dylan)

Je me sens bien ce soir.

Je crois que je me sens bien.

Dylan

Tu n'es pas sûre ?

Jennifer

C'est étrange. Je ne sais pas ce qui est normal.

Je ne sais pas ce dont j'ai envie. Je ne sais pas ce que je dois faire.

Depuis toutes ces années que nous vivons ensemble, dans ce temps qui n'existe pas, je crois qu'il serait logique que je m'approche de toi, et que quelque chose se passe.

Ca aurait un sens.

Dylan

Fais juste ce que tu veux faire.

Si tu ne veux pas, ne le fais pas.

Jennifer

Je me sens flasque.

Et comme de la vase dans laquelle des pieds s'enfoncent.

Dylan

C'est très beau.

Jennifer

C'est très beau mais c'est très sale,

et pourtant je ne me sens pas sale.

Le Narrateur

Comment est-ce que tu te sens, Jennifer ?

Jennifer

Je ne me sens pas.

Dylan

Alors viens vers moi. Si ça ne change rien pour toi alors viens vers moi.

Allez. Pour me faire plaisir.

Jennifer

Ca te fait plaisir si je viens près de toi ?

Dylan

Oui. Ca me ferait très plaisir.

Jennifer

Alors d'accord.

(Elle s'approche un peu plus et pose sa tête sur son épaule.)

Le Narrateur

Et la lune continue de monter. Et la lune sourit, au milieu des étoiles qui sont comme de la fine poussière magique dans le ciel, comme de la fine poussière scintillante qui dessine dans la nuit des animaux fabuleux, des chevaux impossibles et pleins de douce lumière, des scarabées mignons dont les pinces mignonnes ne sont dangereuses pour personne, et des rivages, tous les rivages de l'éternité gentiment caressés par une mer tranquille.

Et tout est beau.

Et nos deux héros sombrent paisiblement dans le sommeil, main dans la main.
Et ils se rapprochent.

Et nous ne savons pas si c'est volontaire puisqu'ils sont endormis, ou presque.

Les pauvres petits choux, regardez-les. Regardez les petits animaux paisibles qu'ils sont en ce moment, des petits animaux qui commencent à se toucher pour affronter ensemble les vicissitudes du temps qui passe, ou bien s'est arrêté et ne passe plus, et devient flasque comme des pieds dans la vase, mais pas sale, parce qu'ils sont mignons, regardez.

Oh oui, si mignons en ce moment qui ne passe pas.

Regardez.

Le Narrateur (*à Jennifer*)

Comment est-ce que tu te sens, Jennifer ?

Jennifer (*à Dylan*)

Je me sens bien ce soir.

Je crois que je me sens bien.

Le Narrateur

Tu aimerais faire l'amour avec lui ?

Dylan (*à Jennifer*)

Ca me ferait plaisir.

Jennifer

Je sais que je suis ici, et que ici ou ailleurs ne représente pas grand chose, que l'important c'est d'être bien, non ? Que l'important c'est de faire ce qui nous plaît.

Et je ne sais pas ce qui me plaît, et je ne me sens pas. Alors ça ou autre chose ?

Pourquoi pas ?

Ca te ferait plaisir ?

Dylan (*à Jennifer*)

Oui, ça me ferait plaisir.

Jennifer

Alors d'accord.

Le Narrateur

Oh comme ils sont beaux sous la lune qui monte et le ciel étoilé de notre conte de fées.

De petits personnages scintillants sous la lune. Une petite dose de miracle soyeux. Un présent éternel de bonheur.

Regardez-les, comme ils sont beaux. Mais ne pleurez pas.

Autant d'émotion je comprends. Quelques-uns d'entre vous pourraient pleurer. Mais ne pleurez pas parce qu'eux ne pleurent pas, et qu'ils sont les seuls à décider de ce qui est larme ou sourire, de ce qui doit se ressentir ou s'effacer. Et s'ils ne pleurent pas, alors effaçons-nous, et laissons-les à leur plaisir.

Et laissons-les saisir une à une les joies qui passent devant eux.

Maintenant il est très tard.

Alors laissons-les.

Jennifer

Je ne sais pas ce qui me ferait plaisir, alors pourquoi pas ?

Si ça te fait plaisir à toi. Pourquoi pas ?

(Noir)

Scène n° 4 qui est la scène du licenciement

(Lumière)

Le Narrateur

Dix ans plus tard...

Vous savez, tout ceci se passe dix ans plus tard, après cette première belle nuit.

Dix ans d'une vie calme, où Jennifer a dormi dans la chambre de Dylan, pour que la petite pièce du fond finisse par ne plus servir à rien, tout au plus à entreposer tous les souvenirs d'avant, qui restaient bien au chaud dans leurs petits cartons, bien au chaud / dans la poussière qui les attendait de toute manière. Bien au chaud.

Et Jennifer dormait avec Dylan. Et Jennifer aussi faisait à manger maintenant pour Dylan.

Chaque soir, elle revenait du travail, et elle préparait tout, et s'occupait de tout, parce qu'il avait été si gentil tout de même. Elle lui devait bien ça, non ?

Alors chaque soir, en revenant du travail, c'était ce qu'elle faisait.

Dylan

C'est gentil.

Ca me fait plaisir.

Le Narrateur

Mais malgré tout, Jennifer continuait à payer son loyer, chaque mois. Elle faisait un chèque à Dylan avec l'argent qu'elle gagnait. Chaque mois, parce qu'il l'avait gentiment accueillie après tout, et que c'est un conte de fées, souvenez-vous.

Et qu'il y a des choses surnaturelles dans les contes de fées. Des animaux merveilleux et des sortilèges extraordinaires.

Et ça n'étonne personne. Et ça ne vous étonne pas, n'est-ce pas ?

Parce que ceci est un conte de fées, je n'arrête pas de vous le dire, alors croyez-moi. Et ne soyez pas étonnés, et laissez-vous porter. Comme eux laissez-vous guider dans le courant tranquille de la vie, sur le chemin rectiligne de notre histoire merveilleuse.

Du début, vers la fin.

Car ce conte de fées, il s'écrit sur des kilomètres de factures à payer, et de chèques à remplir.

Et déroulons encore ce parchemin noirci par l'encre de leurs aventures fabuleuses, que personne ne pourrait croire, si ce n'était un conte de fées.

Dylan

Non mais je t'assure, Jennifer, c'est stupide. Arrête de me payer ce loyer, c'est ridicule.

On vit ensemble, on dort ensemble, on fait tout ensemble.

C'est ridicule, je t'en prie.

(Jennifer ne répond pas et sort son chéquier.)

Dylan

Je comprends que tu tiennes à ton indépendance, mais il faut se serrer les coudes. Je sais que c'est pas facile pour toi, que tu travailles dur, mais moi je m'en fous. Je peux payer ce loyer tout seul, tu sais bien.

Tu as confiance en moi, quand même ? Tu sais que je ne vais pas t'abandonner. Tu sais comme je tiens à toi.

Je ne veux plus qu'on agisse comme si on était des étrangers l'un pour l'autre. Depuis toutes ces années qu'on vit ensemble, et qu'on dort ensemble, et qu'on fait tout ensemble, c'est ridicule.

J'ai honte d'encaisser ce chèque tous les mois. Je n'en veux plus de ce chèque. Je veux que ton travail te serve à toi, pas à me payer quelque chose que je t'offre.

(Jennifer termine de remplir son chèque et le tend à Dylan.)

Le Narrateur

Bla bla bla, bla bla bla, j'ai honte, j'ai honte, etc.

Mais devant le silence de Jennifer, que faire ?

Le pauvre Dylan est dans une situation bien délicate. Alors pour ne pas la contrarier, et comme cela semble si important pour elle...

(Dylan prend le chèque)

Dylan

Bon, je sors.

Je vais le déposer tout de suite, comme ça ce sera fait.

(Dylan sort. Le Narrateur s'assied.)

(Jennifer fait quelques pas, lasse, passe sa main sur un meuble, s'il y a un meuble sur la scène, et se met à chanter, faiblement, comme un murmure, puis de manière un peu plus distincte, toujours lasse, mais elle chante.)

(Le Narrateur ne dit rien et l'observe, ferme les yeux peut-être.)

(Le téléphone sonne, tout le monde sursaute.)

Le Narrateur

Oh, c'est pas vrai !

Jennifer

Oui, allô ?

Le Narrateur *(imitant une voix plus grave que la sienne, ou pas)*

Allô, Jennifer ?

Jennifer

Oui, c'est moi.

Le Narrateur

Bonjour, c'est monsieur Stewart.

Jennifer

Oh, bonjour monsieur.

Le Narrateur

Oui, bonjour. Ecoutez Jennifer, je n'ai pas d'excellentes nouvelles pour vous.

Je suis désolé de vous apprendre ça par téléphone mais j'ai préféré vous le dire tout de suite, pour ne pas que vous soyez choquée demain matin, devant vos collègues.

Jennifer

Ah.

Le Narrateur

Ecoutez Jennifer, vous ne le savez peut-être pas mais l'entreprise doit faire face à d'énormes difficultés en ce moment. Je sors tout juste de chez le comptable et je n'ai plus le choix. Je dois réduire mon effectif si je ne veux pas faire couler cette affaire.

Jennifer

Ah.

Le Narrateur

Ca m'ennuie énormément, vous pensez bien.

Parce que vous êtes un très bon élément et je n'ai jamais eu à me plaindre de vous.

Vous avez été excellente, très professionnelle, toujours très sérieuse.

Jennifer

Merci.

Le Narrateur

Mais je dois prendre en compte l'ancienneté, vous savez.

Et vous êtes la dernière arrivée dans l'entreprise, alors je n'ai pas le choix.

Jennifer

Ah.

Le Narrateur

A cause de ces cons de syndicats, je peux pas faire autrement.
Je dois me séparer de vous.

Jennifer

Ah.

Le Narrateur

Mais croyez-moi, ça ne m'amuse pas.
Il y a des tas d'autres gens que j'aurais préféré virer à votre place, je vous assure.
Mais je n'ai vraiment pas le choix, à cause de ces cons de syndicats, comme je vous dis.

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Je comprends que vous soyez choquée. Je suis vraiment désolé.
Et croyez-moi, je ferai tout mon possible pour vous aider.

Jennifer

Merci.

Le Narrateur

Si vous avez besoin de lettre de recommandation, ou de contacts, ou de quoi que ce soit n'hésitez pas à m'appeler surtout.

Jennifer

Merci.

Le Narrateur

Parce que moi je n'aime pas virer les gens, vous savez. Surtout les gens comme vous.
D'autres je dis pas. Ca m'ôterait une épine du pied, même.
Mais les gens comme vous, sérieux, professionnels, non, j'aime pas faire ça, croyez-moi.
Je suis un être humain après tout.
Je suis pas un monstre.
J'ai un cœur.
Je comprends tout ça. Et si je pouvais embaucher tout le monde dans ce foutu pays je vous assure que je le ferais.
Enfin des gens comme vous, surtout.
Parce que les autres, non, qu'ils se démerdent.

Jennifer

Je comprends.

Le Narrateur

Oui, vous comprenez, bien sûr que vous comprenez. Je savais que vous comprendriez. Vous êtes une fille bien, Jennifer. Sérieuse, professionnelle. Je me doutais que vous comprendriez, et c'est justement pour ça que je voulais vous garder.
Je vous assure que je voulais vous garder.
Mais c'est ces cons de syndicats, et aussi mon fils que je viens d'embaucher. Ca fait trop, c'est plus possible. C'est mon comptable qui me le dit, et quand le comptable le dit il vaut mieux pas discuter. Il sait ce qu'il dit, et je peux pas virer mon fils quand même. Il vient d'arriver, le pauvre.
Mais croyez-moi si c'était pas mon fils, ça ferait longtemps que je l'aurais viré, ce petit con.
Vous me croyez, hein ?
Vous me faites confiance ?

Jennifer
Oui.

Le Narrateur

Vous êtes une fille bien, Jennifer.
Je savais que vous comprendriez. Et ça me soulage que vous preniez ça comme ça.
Vous êtes vraiment une fille bien.
Mon con de fils il se serait mis à chialer lui, c'est sûr. Il est tellement con, celui-là.
Mais vous, non. Vous êtes une fille bien.
Ah si seulement vous pouviez être ma fille. Mais au lieu de ça je me coltine l'autre demeuré.
Ah si vous saviez comme ça m'amuse pas toute cette histoire. Entre les syndicats, mon fils, le comptable, ah, si vous saviez. Parfois j'ai envie de tout foutre en l'air et de me tirer, vous savez ?
Non, vous savez pas.
Mais si vous saviez... Tout foutre en l'air. Envoyer paître tout le monde et foutre le camp loin d'ici.
Avec vous, pourquoi pas ?
Parce que vous êtes une fille bien, vous.
Je vous assure que vous êtes une fille bien.

Jennifer
Merci.

Le Narrateur

Y'a qu'à voir ma femme. Une sacrée cruche celle-là aussi. Ah ça, c'est pas avec elle que je partirais si je décidais de partir. Qu'elle se démerde celle-là. Qu'elle reste avec notre con de fils et qu'ils se démerdent tous les deux. Ah si je foutais le camp je peux vous dire que ça me ferait ni chaud ni froid de les laisser ces deux-là.
Et si vous partez avec moi, jamais vous en entendrez parler, ça je peux vous le dire. Rien à foutre.
Si vous partiez avec moi, on parlerait juste tous les deux, de vous, de ce dont vous avez envie, de tout ce que vous voulez, mais alors de ma vie, pas question. Rien à rattraper, rien.
Et on serait juste tous les deux.
Et on s'en foutrait du reste.
On serait juste bien, tous les deux, loin.

(Un temps.)

Le Narrateur
Enfin bon.

Jennifer
Oui.

Le Narrateur
Oui.

Donc passez demain matin.
Je vous donnerai votre chèque et vous pourrez récupérer vos affaires.

Jennifer
D'accord.

Le Narrateur

Je suis content que vous preniez ça comme ça. Je suis soulagé. Ça me fait plaisir.
Bon alors, à demain.

Jennifer
A demain.

(Jennifer va s'asseoir lentement à côté du Narrateur.)
(Un temps.)
(Noir)

Scène n° 5 qui est la scène de la deuxième proposition

(Lumière)

Le Narrateur

Dix ans plus tard, Dylan revient de la banque.

C'est ce qu'on appelle la relativité.

Parfois le temps passe vite, et parfois il s'étire, indéfiniment, jusqu'à n'avoir plus de sens.

Nous étions assis là, avec Jennifer, comme ça.

Et le temps a passé.

Je dis dix ans, mais c'était peut-être moins.

Ca nous a juste paru dix ans, pendant lesquels Dylan ne revenait pas, pendant lesquels il n'en finissait pas de ne pas revenir, et que nos cerveaux s'agitaient.

Moi j'ai réfléchi beaucoup pendant ces dix ans. Jennifer, je ne sais pas. Et peut-être que pour elle, il ne s'est pas passé dix ans mais dix secondes. Parce qu'elle avait peut-être peur que Dylan revienne, qu'elle soit obligée de lui annoncer ce qu'elle venait d'apprendre.

Je ne sais pas, parce que moi je réfléchissais.

J'étais encore monsieur Stewart, vous savez.

Pendant ces quelques instants, ces minuscules petites années, j'étais lui et je pensais à tout foutre en l'air moi-aussi, et songer enfin à faire quelque chose au lieu de rester là à vous raconter cette histoire.

Partir. En finir. Envoyer paître tout le monde, comme j'avais dit. Enfin comme il avait dit. Enfin peu importe. Envoyer tout le monde se faire foutre et vous aussi par la même occasion. Et ne pas vous raconter la fin de cette histoire. Et peut-être même partir avec elle. Pourquoi pas ?

Hein, Jennifer ? Pourquoi pas ?

Peut-être que tu pourrais accepter. On ne sait jamais. Envoyer tout le monde se faire foutre, toi aussi. A commencer par Dylan. On pourrait, tu crois pas ?

(Jennifer ne répond pas. Elle ne semble même pas entendre Le Narrateur)

Le Narrateur

Mais il est revenu.

Dix ans plus tard, mais il est revenu.

Dylan

Je suis revenu !

Le Narrateur

Cette scène est émotionnellement assez forte, je préfère vous prévenir.

Baucoup de sentiments, de déclarations. Une bien belle scène, à vrai dire.

Peut-être qu'il serait bon d'ajouter une belle musique sur cette belle scène.

(Une belle musique commence)

Oui, voilà. Une bien belle musique pour que l'émotion soit à son comble, et surtout qu'on oublie tout ce qui ne va pas dans cette histoire. Comme le fait de rester dix ans à la banque. Ca n'est pas possible de rester dix ans à la banque. Ou alors enfermé. Mais il n'y a pas de raison.

Donc une belle musique, et une belle scène, et de belles émotions, pour oublier tout ça.

Jennifer

Dylan, je dois partir.

Dylan

Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Partir où ? Pourquoi ?

Le Narrateur

Bon, Dylan. Essaie d'être un peu plus convaincant, s'il te plait. C'est une scène importante. Ce que tu viens de répondre est stupide. Ne la pousse pas à te demander pourquoi tu es resté dix ans dans cette banque, on aurait l'air de quoi, nous ?

Jennifer

Je ne sais pas encore. Quelque part. Je ne sais pas. Mais je ne peux plus te payer. Je viens de me faire renvoyer.

Dylan

Quoi ? Renvoyée ?

Ce soir ? On renvoie les gens le soir ?

Jennifer

Oui.

Dylan

Mais enfin ça se fait pas de renvoyer les gens le soir, c'est quoi ces conneries ?

On renvoie les gens le matin, ou bien le midi quand on mange avec eux et qu'ils sont en face de nous. C'est la moindre des politesses, quand même. Le soir ça ne se fait pas.

Tu n'es pas renvoyée. C'est pas possible.

Le Narrateur

Bon. C'est mieux.

Jennifer

Si.

Dylan

Tu n'es pas renvoyée mais tu veux partir.

C'est ça que tu essaies de me dire.

Tu n'es pas renvoyée mais tu veux habiter ailleurs. Chez quelqu'un d'autre.

Le Narrateur

Jalousie. Minable.

Jennifer

Non. Je ne veux habiter chez personne d'autre.

J'ai été renvoyée. Je ne peux plus payer le loyer.

Alors je dois partir.

Dylan

Et c'est tout ?

Jennifer

C'est tout.

Dylan

Mais alors reste !

Je me fous de ce loyer, je te l'ai déjà dit. Je ne veux pas que tu paies pour être ici avec moi, je t'ai déjà dit. Ca n'a pas d'importance. Je suis content que tu soies là.

Je ne veux pas que tu partes.

Jennifer

Je ne peux pas.

Dylan

Mais si tu peux !

Tu restes là et c'est tout.

Tu étais là, ça ne change rien. Tu restes là et c'est tout.

Pourquoi tu ne peux pas ? Tu n'es pas bien ici ?

Jennifer

Si. Enfin non.

Enfin je ne sais pas.

Ici ou ailleurs, ça n'a pas d'importance.

Dylan

Alors reste ici !

Puisque tout est pareil partout, reste ici. Avec moi. Je ne veux pas que tu partes. Je veux rester avec toi. Je vais devenir quoi si tu pars ? Je vais faire quoi sans toi ?

Je n'ai plus rien sans toi.

Je t'aime.

Le Narrateur (dépité)

Mon dieu...

Jennifer

Ah.

Dylan

Oui, bien sûr. Tu le sais que je t'aime.

Je ne te l'ai jamais dit mais tu le sais.

Je t'aime, on s'aime, tu le sais.

Tu ne peux pas partir.

Jennifer

Ah.

Dylan

On vit ensemble, on dort ensemble, on fait tout ensemble, évidemment qu'on s'aime.

Tu le sais qu'on s'aime. Depuis des années. Tellement d'années que je ne peux même pas les compter.

Qu'est-ce qu'on va devenir si on se sépare ?

Qu'est-ce que je vais devenir ?

Qu'est-ce que tu vas devenir ?

Jennifer

Je ne sais pas.

Dylan

Mais moi non plus je ne sais pas !

Je ne peux même pas l'imaginer !

C'est pas possible, pas possible.

Le Narrateur

Encore un.

Dylan

Pas possible.

(Il s'écroule par terre.)

(Jennifer s'approche de lui, lui passe la main dans les cheveux. Peut-être qu'il pleure bruyamment. Peut-être pas.)

Jennifer

Ne sois pas triste.

Je ne veux pas que tu sois triste.

Dylan

Ne pars pas, je t'en supplie, ne pars pas.

Si tu veux avoir un travail, alors je t'en donne un. Reste ici, avec moi. Aide-moi dans cet appartement. Aide-moi à faire que ma vie ressemble à quelque chose. C'est un travail difficile, je sais. Un travail pénible. Mais si tu veux un travail alors je t'offre celui-ci. Je ne peux rien t'offrir d'autre. Reste avec moi, je t'en supplie.

Jennifer

Ca te ferait plaisir ?

Dylan

Je ne pourrai pas vivre sans toi.

Jennifer

Si ça te fait plaisir, alors d'accord.

Le Narrateur (*grandiloquent*)

Et c'est ainsi que Jennifer accepta la deuxième proposition de Dylan.

(Noir)

Scène n° 6 qui est la scène de Ling, le télé-opérateur

(Lumière)

(Jennifer est en train de faire le ménage, ou bien elle est assise dans un fauteuil, immobile.)

(Dylan est absent.)

(Le téléphone sonne.)

Jennifer

Allô.

Le Narrateur

Bonjour madame Dylan. Ling Bertrand de la société Zen Télécom.

Vous avez quelques minutes à me consacrer ?

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Parfait. Je vous appelle pour vous faire bénéficier de notre nouvelle offre promotionnelle téléphone illimité + Internet tout compris. Est-ce que ce type d'offre peut vous intéresser ?

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Parfait.

Disposez-vous déjà d'une connexion à Internet chez vous madame ?

Jennifer

Non. Vous vous appelez Ling, c'est ça ?

Le Narrateur

Pardon ? Excusez-moi ?

Jennifer

Ling ? C'est votre prénom ?

Le Narrateur

Non, enfin oui. Vous êtes intéressée par notre offre madame ?

Jennifer

C'est joli, Ling. C'est chinois ?

Le Narrateur

Oui. Donc pour 20 euros par mois nous vous proposons tous vos appels passés en national et local gratuits ainsi qu'une connexion à très haut débit à Internet 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Jennifer

Nous sommes samedi, c'est ça ?

Le Narrateur

Oui. Samedi madame.

Jennifer

Vous travaillez le samedi, Ling ?

Le dimanche aussi ?

Le Narrateur

Et bien, madame, je suis désolé. Je ne suis pas autorisé à donner ces informations. Cette conversation doit être strictement professionnelle.

Jennifer

Je suis une cliente, Ling.

Je suis une cliente intéressée par votre offre. Je vais probablement m'abonner auprès de votre société. Mais vous devez d'abord me répondre.

Le Narrateur

Je peux vous envoyer notre documentation si vous le désirez.

Pour en savoir plus.

Jennifer

Je ne sais pas lire.

Le Narrateur

Si vous ne savez pas lire madame, peut-être que notre offre Internet n'est pas appropriée à vos besoins. Nous avons en revanche une autre offre intéressante en téléphonie.

Jennifer

Bon d'accord, je sais lire mais je ne veux pas de documentation.

Je veux parler. Vous pouvez parler à une cliente. C'est votre métier, non ?

Le Narrateur

Oui, bien sûr. Mais je ne dois pas parler de sujets personnels. Je pourrais être renvoyé.

Jennifer

Quelqu'un écoute cette ligne, Ling ?

Le Narrateur

Ca arrive. On ne sait jamais quand on nous écoute et quand on ne nous écoute pas. Mais techniquement, le superviseur qui est responsable du service peut écouter nos interventions.

Jennifer

Vous savez ce que je pense Ling ?

Le Narrateur

Vous êtes sûre que ça va, madame ?

Jennifer

Je pense que si j'étais le responsable de votre service, je m'arrangerais pour faire croire à mes employés que je peux les écouter à tout moment, et ensuite je ferais autre chose.

Je pense que personne ne nous écoute, Ling.

Le Narrateur

Peut-être.

Jennifer

Vous travaillez lundi, Ling ?

Le Narrateur

Oui.

Jennifer

Vous me appellerez lundi ?

Le Narrateur

Je ne sais pas.

Je ne sais pas si...

Vous allez bien ?

Jennifer

Je ne sais pas.

Vous me rappellerez, Ling ?

Je m'appelle Jennifer.

Le Narrateur

En réalité, je ne m'appelle pas Ling, vous savez.

C'est un pseudonyme. Il vaut mieux avoir des pseudonymes dans ce métier. On ne sait pas sur qui on peut tomber.

Jennifer

Ca n'a pas d'importance.

Vous pensez que je suis folle, Ling ?

Le Narrateur

Je ne sais pas.

Je suis surpris.

Jennifer

Je dois vous laisser.

Vous me rappellerez lundi ?

Le Narrateur

Je pense que oui.

Jennifer

A lundi, Ling.

(Noir)

Scène n° 7 qui est la scène de l'amie qui appelle après toutes ces années et qui contient aussi le monologue de Dylan, ce qui fait beaucoup, mais une astuce judicieuse fera que tout se passera bien

(Lumière)

Le Narrateur

Ca n'est que dix ans plus tard que Jennifer et Dylan peuvent enfin approcher de l'accomplissement complet de leur bonheur.

Bien entendu, comme dans tout conte de fée, pour parvenir à ce bonheur, pour qu'il n'y ait plus d'histoire à raconter, il leur faut avoir beaucoup d'enfants. Et avant ça, vivre heureux, vous savez bien.

S'attacher à cette lourde tâche devient donc rapidement une priorité pour nos jeunes héros.

Mais si vivre heureux était une évidence, une question restait pourtant en suspens. Fallait-il vivre heureux seul ? Ou vivre heureux à deux ?

Aucun conte de fée ne donnait aucun indice sur cette subtilité, et si on nous avait toujours abreuvé de « ils vécutent heureux et eurent beaucoup d'enfants » jamais il n'était précisé si tout au long de cette pénible éternité de bonheur ultime, les héros étaient effectivement collés l'un à l'autre comme deux aimants ou bien si chacun avait fini par vaquer à ses occupations personnelles, et la fameuse kyrielle d'enfants, devenus grands, dispersés dans des facultés et grandes écoles, ne repassant plus chez leurs géniteurs, l'un, ou l'autre, ou les deux, qu'au moment des fêtes, à contre-cœur, pour demander un peu d'argent, et ne traînant pas trop, ne finissant même pas leur assiette, laissant sur le bord un énorme morceau de dinde et quelques pommes dauphines, et claquant la porte avec un soupir de soulagement avant de prendre le premier train et filer rejoindre d'autres princes ou princesses dans quelque bistrot sinistre de la capitale du royaume.

Pour nos héros de conte de fée, il fallait donc composer, et improviser.

Car comment savoir la marche à suivre si on n'avait aucune certitude sur le but à atteindre ?

Et d'abord, y avait-il au moins un but à atteindre ?

N'était-il pas déjà atteint ?

En résumé : et si l'éternité avait déjà commencé ?

(Jennifer et Dylan sont assis côte à côte. Ils fixent un point non-défini devant eux, peut-être la télé.)

Dylan

On est bien, hein ?

Jennifer

Oui.

Dylan

Oui. Bien. Heureux, quoi.

Jennifer

Oui.

Dylan

Tu n'as pas envie de faire autre chose ?

Jennifer

Non.

Dylan

Moi non plus. Je suis bien, quoi. On est bien.

Jennifer

Oui.

Dylan

Je peux te toucher la main ?

Jennifer

Non.

Le Narrateur

Ah non, attendez. Ca ne va pas.

Vous ne devez pas être comme ça.

On comprend rien, là.

Jennifer, déplace-toi. Viens ici.

(Il indique une chaise à l'autre bout du plateau. Elle s'y assied, de sorte que la plus longue distance possible la sépare de Dylan.)

Le Narrateur

Voilà. C'est mieux.

Recommencez maintenant.

Dylan

On est bien, hein ?

Jennifer

Oui.

Dylan

Oui. Bien. Heureux, quoi.

Jennifer

Oui.

Dylan

Tu n'as pas envie de faire autre chose ?

Jennifer

Non.

Dylan

Moi non plus. Je suis bien, quoi. On est bien.

Jennifer

Oui.

Dylan

Je peux te toucher la main ?

Jennifer

Non.

(Le téléphone sonne.) (Le Narrateur sort.)

Dylan

Je vais ouvrir.

Jennifer

Tu vas ouvrir quoi ?

C'est le téléphone qui sonne.

Dylan

T'occupes. Je vais ouvrir.

(Dylan ouvre la porte. Le Narrateur entre.)

Jennifer

Allô.

Le Narrateur

Allô, Jennifer ?

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Salut, c'est moi. Cynthia. Tu te souviens ?

Jennifer

Bien sûr que je me souviens.

Dylan

Qui c'est ?

Le Narrateur (à Dylan)

Je suis Cynthia.

Dylan

Qui c'est ? Dis-moi, quoi !

(Le Narrateur sort et referme la porte derrière lui.)

(Dylan se positionne face au public et dit son monologue pendant que Jennifer continue de discuter.)

Jennifer (assez lentement pour que son texte dure le temps du monologue de Dylan)

oui / je vais bien / non / peut-être / je ne sais pas / oui / non / plus vraiment / non / ça n'est / non / plus pareil / non / plus vraiment / oui / c'est comme si / oui / comme si quelque chose / non / plus du tout / ou plus tout à fait / oui / voilà / oui / ça ressemble à ça / oui / on peut dire ça / non / tu sais bien que non / bien sûr / je suppose oui / c'est ce qu'on dit / il paraît / probablement / sans aucun doute / oui / un jour peut-être / ou pas / qui sait ? / non / c'est impossible / ici ou ailleurs tu sais / je ne sais pas / je ne préfère pas y penser / oui voilà / c'est le mieux / oui / non rien d'autre / je ne sais pas / je n'en sais rien / qui sait ? / non / il n'y a pas de raison / pourquoi ? / de toute manière / et puis quoi ? / quoi d'autre ? / non / oui / je me souviens / mais ça n'est plus / plus vraiment / tout a changé / oui / tout va bien / oui / on peut dire ça / ici ou ailleurs / tu sais bien / oui / bien sûr / quand tu voudras / ici oui / bien sûr / on verra / on verra bien oui / ici bien sûr / un jour / oui / je t'embrasse / oui / moi aussi / oui /

Dylan (en même temps)

A ce moment-là, j'aimerais que le temps s'arrête.

Ca n'est pas que je pense trop.

Je pense même assez peu, je trouve. Et souvent, je pense mal. Je pense à des idioties, comme ne pas oublier de jouer au loto jeudi prochain, par exemple.

Comme si quoi que ce soit allait changer si je gagne au loto.

Je pense à laver ma voiture.

Je pense souvent et longtemps à ne pas oublier de laver ma voiture.

Penser à ne pas oublier, c'est souvent ce que je fais.

Quand je pense, autant dire que je ne réfléchis pas. Et si je veux que le temps s'arrête, maintenant par exemple, ça n'est pas parce que je me sens frustré de ne pas achever une réflexion qui m'occupait. Parce que je n'ai pas de réflexion, et ma tête est vide, et il ne s'y passe pas grand chose.

Ma tête est vide et fonctionne mal. Je m'en aperçois.

Quand je vois les autres, quand je les entends, quand les autres prennent parfois un air inspiré et disent « j'étais en train de penser », comme si le monde autour d'eux n'avait plus d'importance

parce qu'ils pensaient, et que ces choses qu'ils pensaient étaient primordiales, organisées, comme s'ils suivaient le déroulement de ces choses du début à la fin, comme un film.

Mais moi, non.

Ca ne m'arrive jamais, ça. Et tout ce qui est autour de moi est toujours plus important, forcément plus important que ce que je peux penser, que le loto ou le lavage de ma voiture.

Je ne connais pas de chose qui soit moins importante que le lavage de sa voiture, et pourtant c'est à ça que je pense, souvent, et longtemps.

Je dois être un peu con, ou totalement con.

C'est peut-être juste ça. Je suis con.

Oh, ça ne me tracasse pas. Je ne culpabilise pas. Je n'ai aucun sentiment d'infériorité.

Je suis juste con.

Et si je veux que le temps s'arrête, là, maintenant, ça n'est pas pour réfléchir à quelque chose de primordial qui effacerait le monde autour de moi, c'est juste pour avoir du temps.

Du temps pour moi. Un peu. Et essayer de comprendre.

Parce que ça fait longtemps.

Ca fait très très longtemps, des années, des dizaines d'années peut-être, ou même des centaines, et elle ne dit toujours rien.

Et je ne comprends pas pourquoi elle ne dit rien.

Elle ne dit pas « je t'aime ». Elle ne dit pas « je ne t'aime pas ». Elle ne dit rien. Et je ne comprends pas.

Souvent, je pense qu'elle est triste. Mais elle ne pleure pas, jamais.

Parfois, je m'imagine qu'elle est pudique, ou qu'elle veut me protéger, et qu'elle pleure malgré tout, quand je ne suis pas là, mais jamais devant moi, pour me protéger.

Elle pourrait faire ça. Elle est comme ça. Si gentille. Si prévenante.

Elle est comme ça, alors je ne pose pas de question. Ou pas souvent.

Car parfois, c'est trop dur et je ne peux pas m'empêcher de demander ce qui va, ou ce qui ne va pas, n'importe quoi mais qu'elle parle. Qu'elle me parle et qu'elle sorte notre relation du silence froid où elle repose, où nous reposons.

Nous reposons, comme déjà morts, dans une tombe conjugale, mais il manque quelque chose.

Et je pense aussi souvent au caveau familial où l'on a mis mes grand-parents.

Des gens adorables que nous allions voir toutes les semaines avec mes parents.

Des gens adorables mais que je ne me souviens pas avoir vu s'embrasser un jour.

Qui ne se parlaient pas, eux non plus, ou alors pour s'envoyer au visage du venin de mots, de l'acide sonore, et replonger dans leurs existences à jamais séparées, à jamais parallèles, comme les deux voies d'une autoroute qui ne se croiseront jamais. Un sens, et puis l'autre, mais côte à côte, sur des kilomètres de vie. Jusqu'à la dernière falaise. Au-dessus du gouffre du tombeau. Là où je me suis tenu le jour de leur enterrement, à regarder au fond.

Parce que c'est ce qui s'est passé, ça n'arrive pas souvent, mais c'est ce qui s'est passé.

On les a enterrés tous les deux, ensemble, en même temps.

Parce que mon grand père est mort le premier, de mort naturelle comme on dit, comme si la mort pouvait ne pas être naturelle.

Alors nous nous sommes tous rendus chez eux pour la veillée, pour être là. Et nous avons soutenu ma grand-mère dans cette épreuve, une épreuve dont personne ne pensait qu'il s'agissait d'une épreuve. Mais nous étions là. Et nous avons dormi là.

Et puis le lendemain, nous nous sommes aperçus que ma grand-mère ne s'était pas réveillée.

Naturellement. De mort naturelle. Dès le lendemain. Si bien qu'il a fallu retourner dans cette agence de pompes funèbres pour acheter un deuxième cercueil et choisir de nouveaux textes à lire pendant la cérémonie. Dès le lendemain, pour qu'on les enterre ensemble, ce qui n'arrive pas souvent. Mais c'est ce qui s'est passé.

Et j'ai peur maintenant, comme j'avais peur quand nous les avons descendus tous les deux dans ce caveau, côte à côte, alors que nous savions très bien qu'ils ne se supportaient pas.

Côte à côte. Pour l'éternité. Par convention.

Et j'avais peur qu'ils nous en veuillent. Morts ou pas, qu'ils poussent du fond de leur cocon capitonné un long soupir de résignation, d'être obligés de passer ensemble ce qui leur restait de temps jusqu'au jugement dernier.

Et ce soupir, je n'ai jamais cessé de l'entendre.

Et ce soupir me hante quand elle ne dit rien, assise dans le canapé ou passant le balai. Ce soupir, le même soupir, je peux l'entendre, ou je crois l'entendre, et il me consume, et il envoie sur les braises tièdes en moi son souffle continu et m'attise, et me brûle, sans flamme, sans explosion il me ronge.

Parce qu'elle ne dit pas « je t'aime ».
Mais elle ne dit pas « je ne t'aime pas ».
Et qu'elle est là, « ici ou ailleurs », c'est ce qu'elle dit aussi.
Et je l'aime tellement pour ça. Pour les formes volatiles qu'elle construit quand elle parle parfois, comme des volutes de fumée translucide, insaisissables.
Et je voudrais qu'elle parle pour qu'elle ne soit plus cette forme floue et mystérieuse.
Et je voudrais qu'elle ne parle jamais pour qu'elle demeure cet être impalpable vers lequel j'oriente toute mon existence.
Et je ne sais pas en fait ce que je voudrais.
Et je dois être con, je vous dis.
Je pense sincèrement être très con parce que je ne sais pas ce que je voudrais, et je crois même que je suis heureux, comme une voie d'autoroute qui file vers la falaise, dans un sens.
Vraiment con comme une voie d'autoroute, je vous assure. Parce que c'est le bonheur, je vous dis. Malgré tout ça, c'est le bonheur. Et elle est là. Pas « ici ou ailleurs ». Elle est là. Avec moi. Malgré ce soupir. Malgré son regard fuyant, elle est là.
Et qu'est-ce que le bonheur pourrait être si ce n'est ça ? Qu'elle soit là avec moi pour le temps qui nous reste, en attendant le jugement dernier.
Qu'est-ce que ça pourrait être le bonheur ?
Rien d'autre.
Je dois être con, je vous dis, mais je ne vois rien d'autre que ça. Alors je ferai tout, et je fais tout pour qu'elle reste là et que le bonheur persiste, et que ce soit pour toujours le bonheur.
Parce que je l'aime et qu'elle m'aime, ça ne fait aucun doute, et je ferai tout, et je fais tout pour que ça ne s'arrête jamais et qu'elle ne parte jamais.
Pourquoi partirait-elle après tout ?
Qu'est-ce qu'il peut y avoir de mieux ailleurs ?
« Ici ou ailleurs », c'est bien ce qu'elle dit.
Alors ici. Disons ici. Ça me va, ici. Ça me fait plaisir, ici. Ça m'emplit d'un bonheur infini, et je suis heureux, quoi. Et je ne peux pas être mieux. Et elle non plus, n'est-ce pas ?
C'est bien ce qu'elle dit de toute manière.
Alors on est heureux, tous les deux, ensemble, et on ne souhaite rien d'autre, je le sais.
C'est ce qu'elle dit de toute manière, qu'elle ne souhaite rien d'autre. Et moi non plus.
Alors pourquoi lui demander son avis ?
Je le connais, son avis. Elle n'a pas d'avis.
Alors ici, c'est très bien.
Ni mieux ni pire qu'ailleurs, mais c'est ici. Et c'est ici qu'on restera heureux pour toujours.
Parce que je ferai tout pour que ça se passe comme ça.
Parce que c'est ce qu'on souhaite tous les deux.
Heureux.
Ici.
Pour toujours.

(Noir)

scène n° 8 qui est la scène du premier coup de téléphone

(Lumière)
(Le téléphone sonne.)

Dylan
Allô.

(Jennifer n'est pas loin mais semble ne pas entendre.)

Le Narrateur
Bonjour, je suis James Stewart.

Dylan
Quoi ?

Le Narrateur
James Stewart. L'ancien patron de Jennifer.
Je pourrais lui parler s'il vous plait ?

Dylan
Vous vous foutez de moi ?

Le Narrateur
Non.

Dylan
Vous vous appelez vraiment James Stewart ?

Le Narrateur
Si vous croyez que c'est pas déjà assez pénible comme ça.
Je peux parler à Jennifer, s'il vous plait ?

Jennifer (pour elle-même, pendant que le dialogue continue)
Je suis comme dans mon bain. C'est un bain chaud, qui refroidit. Je peux le sentir refroidir, lentement. Il prend son temps.
Mais à quel moment est-ce que je vais savoir quand il sera temps d'en sortir ?
Comme tout est tiède. Pas froid. Pas encore, et peut-être jamais. Mais tout est tiède. Et je ne sors pas. C'est un bain tiède. Il y a tout autour de moi des jouets cassés qui flottent, fondus à leur base, figés dans la posture de douleur qu'ils avaient quand le bain était brûlant. Mais bon. Agréable. Brûlant, fumant, mais bon.
Je m'en souviens. Dans la tiédeur d'aujourd'hui, je m'en souviens.
Je reconnais la chaleur d'hier dans la tiédeur d'aujourd'hui.
Je reconnais ce qui était bon hier. Le calme. Ce qui se passait normalement, sans douleur. Dans la chaleur mais sans douleur.
Ce qui était normal, ce qui était logique dans la chaleur d'hier.
Ce qui était bon, ce que je reconnais dans la tiédeur d'aujourd'hui.
Ce qui est normal, qui ne l'est peut-être plus, ou plus assez mais que je reconnais, qui m'empêche de sentir que tout est froid, de comprendre que tout est froid, dans la tiédeur d'aujourd'hui.
Et mon bain refroidit. Lentement. Trop lentement pour que je m'en aperçoive. Ou seulement à un moment où je reprends mes esprits et que je me souviens.
C'est le souvenir qui nous fait comprendre qu'on est bien ou mal à un moment précis.
Si nous n'avions pas de mémoire, nous ne pourrions jamais savoir si nous nous sentons bien ou pas.
Et c'est souvent ce que je ressens.
Ma mémoire s'enfuit, souvent, et je ne sais plus dire, je ne sais plus sentir, et je ne sais pas.
Est-ce que sortir de ce bain va me réchauffer ou bien glacer mon corps ?
Quelle est la température extérieure ? Hors de l'habitable qui file à 800 km/heure au dessus de l'océan ?

Et quelles sont les prévisions pour demain ?
Comment est-ce que je dois m'habiller ?
Quelles chaussures je vais mettre ?

Dylan *(en même temps que le monologue de Jennifer)*

Elle est absente pour le moment.
Vous voulez que je lui laisse un message ?

Le Narrateur

Et bien, c'est-à-dire que j'aurais préféré lui parler.
Vous pouvez peut-être me dire quand elle sera là.

Dylan

Je ne sais pas.

Le Narrateur

Comment ça, vous savez pas ?
Elle habite bien chez vous, non ?

Dylan

Oui mais, comment dire, je crois qu'elle est un peu fâchée contre vous.
A cause du licenciement, vous savez, tout ça.

Le Narrateur

Ah oui, je comprends. Mais c'est pas grave, ça.
C'est justement pour ça que j'appelle.
Elle va être contente parce que je me suis démené pour elle, vous savez. Et je lui ai trouvé un autre poste.
Bon, c'est pas dans mon entreprise mais c'est un bon poste, pas mal payé et tout.
C'est pour ça que je préfère lui parler en direct, vous comprenez ?

Dylan

Oui, je comprends, mais ça ne l'intéressera pas.

Le Narrateur

Allons donc.

Dylan

On a beaucoup parlé tous les deux, et elle a pris sa décision.
Elle ne veut plus travailler.
Nous allons faire un enfant.

Le Narrateur

Oh ? Mais c'est une très bonne nouvelle, ça !
Superbe. Félicitations.
Mais enfin bon, transmettez-lui quand même mon message. Qu'elle me rappelle, au cas où elle voudrait ce poste quand même, pour gagner un peu d'argent avant... enfin avant qu'elle... enfin avant que... enfin voilà, quoi.

Dylan

C'est entendu. Je lui dirai.

Le Narrateur

Très bien. Très très bien dans ce cas.
Mais dites-lui aussi, pour autre chose, d'accord ?
Dites-lui bien qu'il ne s'agit pas seulement du poste.
Enfin, si, du poste bien sûr. Mais si elle souhaite me demander autre chose, heu, je sais pas, n'importe quoi, un conseil, un avis, dites-lui qu'elle peut me joindre aussi à mon bureau quand elle voudra. Dites-lui que moi je ne suis pas fâché. Pas du tout. Entendu ?

Dylan
Entendu.

Le Narrateur
Très bien.
Je vous remercie bien, monsieur.
Et encore félicitations.

Dylan
Merci.

(Noir)

Scène n° 9 qui est la scène obligatoire du monologue du Narrateur

(Lumière)

Le Narrateur

Alors voilà.

Me voilà.

C'est mon tour.

C'est mon monologue.

Parce que Dylan vient de faire le sien, vous avez vu. Et qu'il me faut un monologue à moi aussi.

Ca n'est pas syndical mais presque.

Il faut bien que je travaille aussi. C'est la règle. Alors il me faut un monologue. Comme tous les autres. Ah oui, tous les autres sauf Jennifer. Elle, ça n'est pas utile. Ou du moins, elle ne nous attaquera pas en justice si elle n'a pas son monologue à elle. Ca n'est pas grave.

Elle ne sent rien, vous savez bien. N'éprouve rien, ne dit rien, ne réclame rien, ne se révolte contre rien, vous voyez bien.

Alors un monologue, vous pensez bien.

Mais moi, oui.

Et je suis heureux d'avoir ce monologue. C'est important pour moi. Je me sens bien.

C'est difficile, bien sûr. Beaucoup de texte à apprendre, et ensuite tout seul, comme ça, devant vous, sans filet pour ainsi dire, ça n'est pas facile. Mais c'est un très beau défi. Devant vous, comme ça, tout seul, parler de ce qui me tient à cœur, sans personne pour m'interrompre.

C'est toujours le problème, les gens qui vous interrompent au milieu de votre monologue.

Parce qu'il suffit qu'ils se mettent à vous parler à vous, ces gens, et c'est fini, foutu, c'est plus un monologue. C'est plus rien. Juste un dialogue comme les autres.

Et ce que vous allez raconter ne se passe plus dans votre tête, ou dans un lieu magique où vous seriez seuls avec les gens qui vous écoutent, qui sont là pour le spectacle et à qui il ne viendrait pas à l'idée de vous interrompre, non mais ça va pas, jamais ça leur viendrait à l'idée.

Tandis que ces cons qui sont sur scène, alors eux, non, ça ne les dérange pas.

Ils vous voient là, tout seul, sans filet pour ainsi dire, et allez savoir pourquoi ils se sentent obligés de vous dire quelque chose.

Comme s'ils savaient qu'ils sont des personnages et qu'ils sont sur une scène et qu'il faut dire quelque chose.

Comme si le fait que vous soyez juste là à ne rien dire, parce qu'ils ne l'entendent pas votre monologue eux, comme si ça impliquait qu'il faille forcément vous dire quelque chose.

Vous croyez que ça se passe comme ça dans la rue ? Ou chez vous ? Ou au travail ? Vous croyez que moi, quand je suis à l'extérieur, dans la rue ou chez moi, vous croyez que les gens qui me voient seuls viennent me parler à moi ? Parce qu'ils se sentent obligés ? Vous pensez ?

Mais non. Ca n'arrive jamais ça, à l'extérieur. Juste sur la scène. Juste pendant votre monologue. Juste quand ça a une importance.

Le reste du temps, non. Tout le monde s'en fout que vous soyez seuls.

Et le long monologue qui se déroule sans fin dans votre tête, il n'y a jamais personne pour l'interrompre.

Et il peut se dérouler jusqu'à la fin des temps, sans public, sans réponse, sans rien. Et jamais aucune porte ne s'ouvre dans les murs en faïence des stations de métro pour faire entrer un personnage. Et aucun bruit de pas ne vous surprend et vous fait murmurer au public « attention, le voilà ! ». Et aucune nouvelle fracassante, et aucun coup de théâtre, et seulement une longue et faible inertie entre les murs en faïence des stations de métro, dans les bus où personne ne vous regarde, où tous les monologues du monde bruissent les uns à côté des autres sans jamais se rencontrer. Et chez vous ensuite, que vous habitiez seul ou non, toujours ce même silence, que vous parliez ou non toujours ce même murmure sourd perçant faiblement les parois de votre crâne, mais jamais suffisamment pour qu'on puisse le comprendre, ce monologue sans fin qui gronde et tremble et fait tout vibrer en vous. Constamment qui gronde et tremble et fait tout vibrer au cœur de la nuit qui ne s'arrête pas. Et qui vous empêche de dormir parfois. Que vous soyez seuls ou non parfois qui vous empêche de dormir et qui empêche de dormir la personne qui dort à côté de vous, sans que vous le sachiez, au cœur de la nuit, alors que vous auriez tout le temps pour dialoguer, l'un avec l'autre, mais que rien ne se passe. Juste vos deux monologues se croisent et font tout

trembler, mais jamais ne se rencontrent. Se croisent en baissant la tête, sans se voir, et continuent leur chemin au cœur de la nuit. En silence. Sans que personne ne s'aperçoive de rien.

Vous comprenez de quoi je parle ?

Vous comprenez ?

Du cœur de la nuit. De l'extérieur. Quand je ne suis plus Le Narrateur. Quand je sors de scène et que je n'ai plus rien à raconter que ma propre histoire, à moi-même, minute après minute, ma propre histoire qui défile, calme, tiède. Que je me raconte à moi-même puisqu'il n'y a personne pour l'entendre. Quand bien même je la gueulerais dans les couloirs en faïence du métro, personne. J'ai déjà vu ça, je vous assure. Des gens qui la gueulent dans les couloirs en faïence leur histoire, qui crient autant qu'ils peuvent, qui le débitent leur monologue à eux, au kilomètre, à haute voix, et que personne jamais n'interrompt, jusqu'à ce que leur voix se brise, jusqu'à devenir muet. Aucun coup de théâtre, aucun personnage qui surgit en se disant qu'il faut qu'il dise quelque chose, que c'est obligatoire, pour exister, pour que l'histoire avance, jamais personne. Au cœur de la nuit. Dans les couloirs en faïence. Sur les trottoirs fissurés de la ville. Sur les places ternes et silencieuses. Dans les creux tièdes de nos draps. Jamais personne. Jamais, vous savez bien.

Vous savez comment ça se passe quand on n'est pas un personnage. Dehors, dans le cœur de la nuit quand on n'est rien. Juste un narrateur de plus qui se raconte à lui-même sa propre histoire, comme ce que je suis en train de faire, vous voyez bien. Tous des narrateurs, qui essaient d'interpeller des personnages mais que les personnages n'entendent pas, et continuent à vivre, et continuent à dialoguer sans vous, comme si vous étiez invisible.

Et peut-être que vous l'êtes, d'ailleurs.

Ce serait une explication plausible.

Comme moi. Comme celui qui raconte les histoires et qui ne les vivra jamais. Qui a envie, souvent, de tout foutre en l'air et d'envoyer paître tout le monde mais qui n'est rien de plus qu'une voix dans un téléphone ou un fantôme invisible qui observe les vivants, mais qui ne l'est pas, ou qui ne l'est plus, et ne le sera plus jamais. Qui ne partira jamais avec Jennifer. Qui se contentera d'en rêver, de temps en temps, et finalement n'enverra jamais rien paître, n'enverra jamais personne se faire foutre, et finira l'histoire, et versera une larme sur le conte de fées.

Et voilà.

(Un temps.)

Voilà, quoi.

(Il cherche du regard Jennifer ou Dylan ou quelqu'un.)

(Plus fort) Voilà !

Hé, y'a quelqu'un ? Revenez, c'est bon ! On a une histoire à finir !

Un beau conte de fées, vous vous souvenez ?

Dylan ?

Jennifer ?

Vous êtes où ?

On fait quoi maintenant ?

Oh ! Vous êtes où ?

C'est fini la pause, c'est bon, vous pouvez revenir.

Je suis fatigué, et il commence à faire froid !

(Noir)

Scène n° 10 qui est la scène de la troisième proposition

(Lumière)

(Dylan et Jennifer sont côte à côte.)

(Le Narrateur entre sur scène.)

Le Narrateur (à Dylan et Jennifer)

Ah, vous êtes là. Il y avait comme un frisson qui me parcourait. Vous savez ? Ces frissons frais dont on ne sait pas s'ils sont des frissons de froid ou de peur.

Vous vous en foutez.

Oui, je vois bien que vous vous en foutez. C'est normal. Je peux comprendre. Après tout, vous ne m'entendez même pas, alors pourquoi ce que je dis pourrait éveiller en vous quoi que ce soit.

Dylan

Jennifer ?

Le Narrateur

Non, non, ne commencez pas. Je dois introduire cette scène. C'est peut-être inutile, mais je dois le faire. Sinon je n'ai plus vraiment de raison d'être ici, dans la chaleur des projecteurs. Et je devrais rentrer chez moi. Parcourir les couloirs en faïence et attendre que le téléphone sonne. Et ça, je ne veux pas.

Dylan

Jennifer ?

Le Narrateur

Dix ans plus tard donc, Jennifer et Dylan sont toujours côte à côte, sans que rien n'ait changé. Dylan partant le matin travailler. Jennifer restant dans l'appartement, parfois à se livrer à quelques tâches. Parfois à ne rien faire. Pendant dix années.

Je n'ai pas compté combien de fois il s'est écoulé dix années depuis le début de cette histoire. Quelqu'un a compté ? Les enfants ? Quelqu'un sait à quel nombre astronomique d'années nous sommes parvenus pour pouvoir continuer à raconter ce conte de fées ? Combien de temps cela fait que les fées se font attendre ?

Dix ans déjà, cela me paraît long. Mais cela fait beaucoup plus longtemps.

Dix ans déjà, c'est dix fois un an. Et un an, vous vous rendez compte, les enfants ? Vous imaginez une bougie sur votre gâteau d'anniversaire ? Oui ? Et ensuite, vous imaginez une bougie supplémentaire ? Oui ? Et vous imaginez maintenant la somme de malheurs et de bonheurs et de riens qui s'est accumulée entre ces deux bougies ? Oui ?

Alors imaginez dix bougies. Imaginez combien de malheurs et de bonheurs et de riens ont pu s'entasser entre dix bougies sur votre gâteau d'anniversaire. Car ils se sont entassés ces malheurs et ces bonheurs et ces riens. Ils n'ont pas rempli un vase qui a fini par déborder. Ils se sont entassés jusqu'à monter au-dessus du ciel, autant que ces dix bougies l'ont permis. Parce que le ciel n'a pas de limite. On peut monter, monter, encore monter, mais jamais on ne se cogne contre le haut du ciel.

C'est pourtant ce que pensaient les hommes d'avant. Et peut-être aussi pour cette raison qu'ils n'étaient pas aussi tristes que nous le sommes. Ils pensaient qu'à force de faire monter toujours plus haut cette pyramide de malheurs, de bonheurs et de riens, on finissait par atteindre une limite qu'on ne pouvait plus dépasser. Et le seul fait de savoir qu'il existait une limite faisait que les malheurs, et les bonheurs et les riens avaient encore moins d'importance qu'ils n'en ont.

C'était comme ça, avant. Mais plus aujourd'hui. Plus dans notre histoire où les malheurs et les bonheurs et les riens s'accumulent et ne débordent jamais. Jusqu'au-dessus du ciel.

Dylan

Jennifer ?

Jennifer

Oui ?

Dylan

Cela fait si longtemps que nous sommes ensemble.

Jennifer

Oui.

Dylan

Et je t'aime, tu sais.

Jennifer

Oui.

Dylan

Il faudrait donc que nous fassions un enfant.

Jennifer

Ah.

Dylan

Il le faut, c'est comme ça.

Nous sommes ensemble depuis si longtemps, et je t'aime.

Il ne faut rien de plus pour faire un enfant, tu sais ?

Et puis tu es si bien organisée. Je le vois bien.

Je vois que le ménage, et la vaisselle, et toutes ces choses que tu fais ici te prennent de moins en moins de temps. Parce que tu es organisée. Et qu'autrefois, laver la salle de bains te prenait deux heures, mais qu'aujourd'hui, tu réussis à tout rendre propre en moins d'une demi-heure.

Tu es très efficace.

Jennifer

Ah.

Dylan

Alors pendant ce temps qu'il te reste, je vois bien que tu t'ennuies.

Je ne le vois pas vraiment, mais je le sens. Quand je rentre le soir et que je te trouve assise dans le noir sans rien avoir à faire. Je vois bien que tu passes un temps fou à ne rien faire, seulement t'ennuyer.

Si nous faisons un enfant, tu ne t'ennuieras plus. Tu trouveras toujours quelque chose à faire pour t'en occuper, et jamais plus tu ne resteras assise dans le noir à attendre que le temps passe.

Jennifer

Ah.

Dylan

Oui, j'en suis certain.

Un enfant, tu sais, c'est une attention de chaque instant, une source incroyable d'occupation.

Personne ne s'ennuie jamais avec un enfant, ou alors plus tard, une fois qu'il est devenu grand et qu'il peut s'occuper de lui tout seul.

Mais au moins, nous aurons occupé un nombre important de tes années, et durant toutes ces années, tu ne te seras pas ennuyée, sans compter que nous pourrions faire plusieurs enfants, ce qui allongerait encore plus le nombre d'années où tu n'auras pas le temps de t'ennuyer.

Jennifer

Ah.

Dylan

Oui. C'est indéniable.

Faisons donc un enfant.

(Noir)

Scène n° 11 qui est la scène de la visite de Cynthia

(Lumière)

(On sonne ou frappe à la porte.)

(Jennifer et Dylan se lèvent simultanément pour aller ouvrir. Mais Jennifer se ravise et se rassied.)

(Dylan ouvre la porte et découvre le Narrateur.)

Le Narrateur *(imitant une voix plus aiguë que la sienne, ou pas)*

Bonjour. Tu dois être Dylan.

Dylan

Oui.

Le Narrateur

Bonjour, je suis Cynthia.

Dylan

Vous êtes une amie ?

Le Narrateur

Une amie de Jennifer, oui.

Dylan

Je crois qu'elle m'a parlé de vous.

Vous êtes fâchées toutes les deux, n'est-ce pas ?

Le Narrateur

Nous l'étions, oui. Mais plus maintenant, je crois.

Cela fait si longtemps.

Dylan

Les mésententes disparaissent avec le temps ?

Combien de temps il faut pour faire disparaître une vraie mésentente ? Une vraie rancœur comme la vôtre, c'est indélébile. Et si ça ne l'est pas, il faut des dizaines et des dizaines d'années pour la faire disparaître. Cela s'est passé il a y combien de temps, au juste ?

Le Narrateur

Trop longtemps pour que je m'en souviene.

Peut-être même que nous n'avons jamais été fâchées.

Il n'y a pas de différence entre les choses qui ne sont pas produites et celles dont on ne se souvient plus.

Je peux entrer ?

(Dylan s'interpose.)

Dylan

Je vous assure que vous avez été fâchées, toutes les deux.

Il y a ici la preuve que vous avez été fâchées. C'est une lettre.

Jennifer m'a raconté l'histoire de cette lettre.

Et vous, vous devez posséder une autre lettre, qui prouve elle-aussi que vous avez été fâchées.

Le Narrateur

Non, je ne l'ai plus.

Je l'ai brûlée il y a très longtemps.

Je peux entrer ?

(Dylan ne bouge toujours pas.)

Dylan

Si vous vous souvenez que vous l'avez brûlée, alors vous vous souvenez qu'elle a existé.
Et si vous vous souvenez qu'elle a existé, alors c'est que vous vous souvenez que vous avez été
fâchées.

Le Narrateur

Oui, peut-être. Je peux entrer ?

Dylan

Alors comme ça, vous n'êtes plus fâchées, avec Jennifer ?

Le Narrateur

Non, je ne crois pas.
Cela fait si longtemps.

Dylan

Plus du tout fâchées, ou bien encore un peu fâchées ? Comme si par exemple votre mésentente
était une braise qu'on avait oubliée sous la cendre mais qui brûle encore, même si on ne voit rien ?

Le Narrateur

Non. Nous ne sommes plus du tout fâchées, je crois.
Dites, je peux entrer maintenant ?

Dylan

Vous allez entrer, mais il faut que je vous prévienne.
Jennifer est très occupée maintenant, vous savez ?
Avec tout ce qu'elle a à faire, elle est très prise, et je ne sais pas si elle aura le temps d'entretenir
une relation amicale avec vous. Comme ça, cinq minutes, aujourd'hui, peut-être. Mais ensuite,
n'espérez pas trop faire comme vous faisiez autrefois, quand vous étiez amies.
Nous avons un enfant, vous savez ?
Ne comptez pas sortir en boîte ou dans des cafés entre copines comme on peut faire lorsqu'on est
jeune. N'y comptez vraiment pas. Quand on a un enfant, on ne peut pas se permettre ce genre de
choses. Et vous savez, une fois que notre enfant sera assez grand pour se débrouiller tout seul, et
que Jennifer sera à nouveau libre pour sortir en boîte, ou dans les cafés, ou peu importe où vous
comptiez l'emmener, quand ce moment sera venu, il est prévu que nous fassions un autre enfant. Et
ça recommencera. Elle sera à nouveau très prise.
Je préfère vous prévenir tout de suite, vous comprenez ? Avant que vous n'entriez, je préfère vous
avertir que tout ça ne sert à rien, et qu'il n'y a rien à attendre de Jennifer. Recoller les morceaux,
faire comme s'il ne s'était rien passé avec votre ancien petit ami qu'elle vous a pris, tout ça ne sert
à rien, vraiment. Et comme ce doit être un peu pénible pour vous de faire cet effort, pour lui
pardonner cette chose impardonnable qu'elle vous a faite, je préfère autant vous avertir tout de
suite que vous n'y gagnerez rien. Alors il n'est pas utile de vous donner cette peine, vraiment.
Je veux bien vous laisser entrer, bien sûr. Mais au fond, je pense que vous feriez mieux de partir
tout de suite. Je dis ça pour vous, vous comprenez ?

Le Narrateur

Oui, je crois que je comprends.

Dylan

C'est bien.
C'est très très bien.
Donc vous allez partir tout de suite, c'est ça ?

Le Narrateur

C'est ce que je vais faire, en effet.

Dylan

C'est bien. Très très bien.
Alors adieu, pour ainsi dire.

Le Narrateur

Oui, c'est ça. Adieu.

(Dylan referme la porte et retourne s'asseoir.)

Jennifer

Qui c'était ?

Dylan

Personne. Encore un de ces représentants.

Déjà qu'ils nous appellent chez nous toute la journée, il faut en plus qu'ils sonnent à nos portes.

Jennifer

Ah.

(Noir)

Scène n° 12 qui est par ailleurs la deuxième scène de Ling, le télé-opérateur

(Lumière)

(Dylan est absent.)

(Jennifer est allongée dans le noir. Sur un canapé ou ailleurs.)

Jennifer

Combien de temps on a passé au téléphone tous les deux, Ling ?

Le Narrateur

Je ne sais pas. Très longtemps.

Des années, peut-être.

Jennifer

Et personne ne t'a jamais fait de remarque à ce sujet, n'est-ce pas ?

Le Narrateur

Non, personne, en effet.

Jennifer

Tu te souviens de ce que je t'avais dit ?

Que peut-être personne n'écoutait ce que vous racontiez, vous, les télé-opérateurs, mais qu'on vous faisait simplement croire qu'on écoutait, et que ça suffisait à vous rendre efficaces.

Le Narrateur

Oui, je me souviens très bien.

Jennifer

Je devais avoir raison alors.

Le Narrateur

Peut-être.

Ou bien quelqu'un nous écoute effectivement.

Peut-être même pas une seule personne, mais de nombreux superviseurs.

Peut-être qu'ils attendent impatiemment que je t'appelle, tous les jours.

Peut-être que ça leur plaît.

Moi, ça me plairait.

Jennifer

Quoi donc ?

Le Narrateur

Si j'étais superviseur, et que je surprénais une conversation comme nous en avons tous les jours. Si je branchais mon écouteur et que je tombais sur ta voix si douce et tes mots si purs, et ta détresse, ton incroyable détresse, je n'aurais pas le cœur de sanctionner celui qui t'appelle, et qui tente de t'offrir chaque jour le loisir de parler, sans conséquence, sans retenue. Personne ne pourrait avoir le cœur de faire ça.

Alors peut-être qu'on nous écoute effectivement.

Peut-être même que le premier superviseur qui nous a entendus parler a tout de suite prévenu ses amis superviseurs, et qu'ils se réunissent maintenant, en attendant que je t'appelle, juste pour t'entendre. Parce que ta voix est si douce, et tes mots sont si purs. Je pense que si on t'entend une seule fois, même au téléphone, je pense qu'on ne peut plus se passer de ta voix, ni de toi.

Personne ne nous empêchera de parler. Il n'existe pas un être humain qui puisse se passer de toi, ni de ta voix si pure.

Jennifer

Pure ?

Le Narrateur

Oui, pure. Naturelle.

Ta voix est pure, et naturelle, exactement comme si tu me parlais d'autrefois, comme si tu me parlais en direct d'un temps lointain où le monde n'était pas encore corrompu.

Jennifer

Le monde a été pur ?

Ce monde-là, un jour ?

Tu penses qu'il a été pur ?

Le Narrateur

Je ne sais pas vraiment s'il l'a été. Mais je sais que désormais, il n'est plus rien. Ni pur, ni impur. C'est le monde, c'est tout.

Jennifer

Moi je ne pense pas. Moi je le trouve impur, définitivement impur, ce monde.

Et d'abord, j'ai pensé comme toi qu'il avait été glorieux et immaculé, au départ, et puis que toutes les horreurs et toutes les mauvaises choses qu'on avait faites avaient finies par le pervertir, et le rendre sale.

Mais aujourd'hui, je pense autrement.

Aujourd'hui, je crois que le monde est impur, mais qu'il n'a jamais été pur. Je crois que le monde a été créé impur, et que tout ce qui est pur n'en a jamais fait partie, et n'en fera jamais partie.

C'est pour ça que je ne te crois pas. Parce que moi, je sais que j'existe, et que je fais partie de ce monde, ce serait trop facile de penser le contraire, alors je sais aussi que je ne peux pas être ce que tu dis.

Le Narrateur

Tu es pessimiste. Il y a aussi des choses belles dans ce monde.

Regarde les enfants. Ils sont purs les enfants.

Jennifer

C'est des conneries ça, Ling. Les enfants ne sont pas purs.

Mais je te comprends. C'était aussi ce que je croyais avant d'en avoir.

Mais tu sais, plus je les regarde, les enfants, plus je m'aperçois qu'ils ne sont pas différents de nous. Ce sont des modèles réduits de nous. Avec les mêmes défauts, les mêmes pensées noires, les mêmes envies de tout détruire. La différence entre les enfants et nous, c'est juste que nous, nous avons le pouvoir de tout détruire. Mais ils finiront eux aussi par l'avoir, tu sais.

Et ils détruiront tout, exactement de la même manière que nous.

Il n'y a aucune raison que ça change.

Le Narrateur

Je ne te crois pas.

Si vraiment tu pensais ce que tu dis, alors tu ne serais pas là pour me parler. On ne peut pas vivre dans un monde comme tu me le décris.

Il faut de l'espoir.

Jennifer

Je n'ai pas d'espoir.

Le Narrateur

Si, tu en as.

Tout ce qui vit possède un minimum d'espoir.

Jennifer

Je ne vis plus.

Je suis morte dans un accident, il y a longtemps.

C'était dans la campagne. Il faisait nuit. Je roulais vite, et je ne voyais que la route s'engouffrer dans la lumière de mes phares. Je ne pensais plus à rien. Je crois que je pleurais.

Le Narrateur

Pourquoi est-ce que tu pleurais ?

Jennifer

Parce que j'étais triste. Et j'étais triste parce que mon enfance venait de s'achever. Et déjà je savais qu'après l'enfance, il n'y avait plus rien.

C'est là que ma voiture a quitté la route. Elle a percuté un parapet, et elle est tombée dans un canyon très profond.

C'est comme ça que ça s'est passé.

Le Narrateur

Mais tu t'en es sortie.

Tu as eu de la chance.

Tu vois qu'il faut avoir de l'espoir.

Jennifer

Non, je ne m'en suis pas sortie.

Je continue de tomber.

Et j'ouvre ma vitre.

Et je regarde défiler le paysage, la paroi claire du canyon. Et je suis fatiguée.

Maintenant, je voudrais m'endormir.

Au volant.

Tranquillement.

Pendant que la voiture tombe.

Et ne pas être réveillée par le choc que ce sera quand la voiture touchera le sol et qu'elle me tuera.

Continuer à dormir.

Pour que mon sommeil se transforme en mort le temps d'une minuscule fraction de seconde, une si minuscule fraction qu'elle ne sera pas suffisante pour m'éveiller.

Le Narrateur

Tu as peur ?

Jennifer

Oui, j'ai très peur.

Le Narrateur

De quoi ?

Jennifer

De ne jamais m'endormir.

Ni maintenant, ni avant le crash, et pire que tout, j'ai peur de ne même pas être capable de m'endormir après.

J'ai peur que tout ça ne s'arrête jamais.

(Noir)

Scène n° 13 qui n'est en fait pas une scène mais un interlude instructif quoique facultatif

(Lumière)

(Dylan, Jennifer et le Narrateur sont assis.)

(Ils peuvent boire un verre ou fumer une cigarette, ou se relaxer.)

(Il faut en tout cas qu'on devine à leur attitude qu'ils ne sont plus complètement les personnages qu'ils sont censés interpréter.)

(Un temps.)

Le Narrateur

On ne peut pas dire qu'on se parle beaucoup tous les trois.

Dylan

Non, c'est vrai.

Jennifer

En effet.

Le Narrateur

Quand vous pensez à tout ce qu'on pourrait se dire et qu'on ne se dit pas...

Jennifer

On ne peut pas tout se dire, non plus.

Le Narrateur

Ah ben ça, toi, c'est sûr, c'est pas avec ton texte qu'on va entrer en éruption mentale !

Dylan

Hé, oh, ça va.

Si elle préfère ne rien dire, c'est son problème.

Le Narrateur

Oh non, pas du tout.

Pas son problème seulement à elle, pas du tout, non.

Ne rien dire dehors, ou ailleurs, oui. Ca la concerne, point final.

Dehors ou ailleurs, elle fait ce qu'elle veut, d'accord.

Mais pas ici. Ici, si tu ne parles pas, tu ne sers à rien ! Tu es un poids mort, un point c'est tout.

Ici, je suis désolé, mais tu ne peux pas marcher d'un bout à l'autre du plateau du début à la fin sans rien dire. Ca ne se fait pas. Et ça ne se fait pas parce que ça ne sert à rien. Ne rien dire ici, CA NE SERT A RIEN.

Jennifer

Je ne dis pas rien !

Le Narrateur

Pas rien, pas rien, mais presque rien. Et tellement presque qu'on n'en est pas loin du rien, pas loin du tout, crois-moi. Il manque pas grand chose pour qu'on y soit à rien, au grand néant absolu.

Alors si on faisait de la danse, pourquoi pas ? J'aurais rien à dire. Y'a besoin de rien dire pour de la danse, mais alors là, vraiment, faudrait pas me prendre pour un débile.

Qu'est-ce que tu fais, toi, là ? T'es danseuse ou quoi ? T'es danseuse ou bien tu vis ?

Si tu ne parles pas, tu ne vis pas ici, tu sais. Tu n'es rien. Tu es morte. Tu n'as même jamais existé.

Jennifer

Mais je parle !

Le Narrateur

Oh oui, tu parles, tu parles ! Tu bredouilles, tu gargouilles, je sais pas ce que tu fais, mais tu parles pas. T'es même pas un second rôle, t'es une figurante, à peine. Non mais vraiment, même un figurant il a plus de texte que toi. C'est à se demander si les quelques gargouillements que tu dis ne sont pas là uniquement pour justifier ta présence avec nous. Du texte pour être là, et point final. Non mais vraiment, qui est-ce qui t'a écrit ça ? C'est Ling ? C'est ton débile de télé-opérateur qui se contente du son de ta voix qu'on n'entend même pas ? C'est lui qui t'a écrit ce texte, un jour de cuite sur le bord d'une nappe de restaurant ?

(Jennifer commence à remplir un chèque.)

Dylan

Bon allez, ça suffit, laisse-la tranquille.

Le Narrateur

Tranquille ? Tu trouves qu'elle est pas déjà assez tranquille comme ça ? Non mais franchement, moi si j'avais son texte, ce serait pas utile de me laisser tranquille ! Je serais déjà bien tranquille, crois-moi. Bien tranquille et immobile à attendre une heure que les autres aient bossé. Ensuite, je dirais ce que j'ai à dire et je rentrerais chez moi avec ma paie. Ni vu, ni connu. Tu penses. Un rôle comme ça, tu penses ! Bon dieu, je sais pas ce qui me retient.

Dylan

Allez, ça va.

Le Narrateur

Oui, ça va. Ca va.
Ca va super, ça va.

Dylan

Il existe ce rôle. Qu'est-ce que tu veux y faire ?
Elle n'y est pour rien, elle.
Elle fait ce qu'on lui dit, c'est tout.
Ce rôle existe, on lui donne, et elle le joue.
Qu'est-ce qu'elle peut faire d'autre ?

Le Narrateur

Je sais pas, moi. Gueuler, chanter, parler, se révolter, faire n'importe quoi mais ne pas attendre là en silence à juste dire « oui » et « je sais pas » à chaque fois qu'on lui demande quelque chose. Qu'elle gueule, qu'elle chante, qu'elle parle, je sais pas, moi.

Dylan

C'est son rôle.
Elle n'a pas à gueuler, à chanter, à dire autre chose que son rôle qui est écrit.
C'est comme ça et c'est tout.
Il n'y a rien d'autre à dire.
C'est son rôle.
C'est tout.

(Jennifer donne le chèque à Dylan.)

Merci.

(Noir.)

Scène n° 14 qui est la scène de James Stewart, mais sans James Stewart, c'est à dire pas le vrai qui a joué dans « Vertigo » et « Winchester '73 » et « l'Homme qui en savait trop » car celui-ci est malheureusement mort en 1997 et que nous n'aurions de toute manière pas pu nous le payer

(Lumière)

(Les trois personnages sont visibles.)

(Pendant le dialogue, Jennifer semble ne pas entendre. Il se peut qu'elle murmure des phrases incompréhensibles, ou bien qu'elle articule des mots qu'aucun son ne fait résonner. Mais il se peut aussi qu'elle ne fasse rien du tout.)

Dylan

Allô ?

Le Narrateur

Ah, c'est encore vous. Bonsoir.

Dylan

Vous êtes James Stewart ?

Le Narrateur

Non. Enfin, oui, si on veut.

Disons que je ne comptais pas tomber sur vous, alors je suis un peu gêné du coup.

Dylan

Qu'est-ce que vous voulez ?

Le Narrateur

Rien, rien. Enfin, si. Je voulais parler à Jennifer, mais vous n'allez pas me la passer, n'est-ce pas ?

Dylan

Elle n'est pas là.

Le Narrateur

Oui. Naturellement.

Dylan

Vous voulez que je lui laisse un message ?

Le Narrateur

Oui, enfin non. Ca n'était pas important. J'appelais juste comme ça.

Dylan

Comme ça, quoi ?

Le Narrateur

Comme ça.

Dylan

Excusez-moi d'insister, monsieur Stewart, mais je dois vous dire que je commence vraiment à me demander pourquoi vous continuez à appeler comme ça, régulièrement.

Le Narrateur

Je me doute bien, mon brave monsieur. D'où ma gêne.

Je n'ai rien de spécial à dire. Cela fait des années que Jennifer ne travaille plus pour moi, mais pourtant, je ressens ce besoin de l'appeler, encore et encore.

Je comprends parfaitement que vous puissiez trouver cette situation étrange.

Dylan

Vous avez du travail pour elle ?

Le Narrateur

Non, enfin oui, bien entendu. Si elle en veut, j'en ai, ou je peux en trouver.

Mais elle n'en veut pas, n'est-ce pas ?

C'est ce que vous m'avez expliqué. Avec votre enfant, etc. Elle ne souhaite plus travailler, c'est bien ça ?

Dylan

C'est bien ça.

Le Narrateur

C'est bien ce que je pensais.

Et c'est pour ça que mon appel est d'autant plus étrange.

Vous m'en voyez désolé, monsieur. Vraiment.

Je dois vous paraître fou, ou quelque chose comme ça. Mais je vous assure que je ne suis pas dangereux. Je comptais simplement tomber sur Jennifer. Mais elle ne répond pas au téléphone, je crois.

Dylan

Pas quand je suis là.

Le Narrateur

Naturellement.

Dylan

Enfin, admettons que vous soyez tombé sur elle. Qu'auriez-vous dit ?

Le Narrateur

C'est bien ça, le drame, monsieur.

Je n'en sais vraiment rien.

J'ai simplement appelé, automatiquement, comme je fais depuis si longtemps.

Je voulais juste lui parler, ou alors simplement l'entendre, même si je sais qu'elle ne répond pas au téléphone.

Je crois en fait que j'avais simplement besoin de quelques secondes d'espoir.

Dylan

D'espoir ?

Le Narrateur

Oui, vous savez, l'espoir.

C'est quelque chose d'éphémère, l'espoir, mais on en a tous besoin. Sinon on crève.

Et c'est pareil pour moi.

J'ai beaucoup d'occupations, de grandes responsabilités, mais pour tenir le coup, il me faut de l'espoir, à moi aussi. Je ne peux pas me contenter de penser que j'ai un boulot stupide, une femme idiote et un fils sans cervelle pour continuer à avancer, comme ça, dans la vie. Ce serait invivable.

Alors j'appelle Jennifer.

Je sais qu'elle ne répondra pas, et que je vais tomber sur vous, je le sais.

Sauf que j'espère. Pendant ces quelques secondes où je compose le numéro, où je dépose le combiné sur mon oreille, et pendant les quelques secondes où j'entends les sonneries s'égrainer, j'ai l'espoir que pour une fois, ce sera elle qui répondra.

Des années que j'appelle. Dix, vingt, peut-être trente ans que j'appelle chez vous, et chaque fois, c'est vous que j'ai au téléphone. Pas une seule fois depuis qu'elle est venue ici prendre ses affaires pour rentrer chez elle, pas une seule fois je n'ai entendu le son de sa voix. Et pourtant elle résonne toujours dans ma tête. Et je m'y accroche. Et même si je ne l'entendrai plus jamais, je vis avec l'espoir que ça va tout de même se produire un jour.

Je ne vous choque pas ? Vous comprenez ?

Dylan

Vous ne m'avez pas répondu.

Si vous étiez tombé sur elle, que lui auriez-vous dit ?

Le Narrateur

Peut-être rien. Peut-être que je me serais contenté de l'écouter, en silence.

Ou peut-être aussi que j'aurais pu lui dire qu'elle me manquait, que le son de sa voix me manquait.

Et peut-être que je lui aurais proposé de partir. Sur un coup de tête, j'aurais pu dire ça, vraiment.

Lui dire que j'étais capable de tout plaquer, pour partir avec elle, où elle voudrait. Qu'elle n'avait qu'à dire un mot, un tout petit mot, juste « oui », et que dans l'heure je serais sur le pas de sa porte, pour l'emmener avec moi, très loin d'ici, loin de ma femme stupide et de mon fils idiot, et aussi loin de vous.

Dylan

Vous auriez dit ça ?

Le Narrateur

Oui, c'est possible.

Dans mes rêves, je peux tout dire. Qui ça dérange de toute manière ?

Les choses restent comme elles sont. Je ne partirai jamais avec elle. Je ne l'aurai même jamais au téléphone, alors qui ça dérange que je raconte ça ? Vous ?

Dylan

Non, pas vraiment.

Le Narrateur

Oui, je sais bien. Vous vous en foutez, vous.

Vous êtes avec elle chaque jour. Vous entendez sa voix et vous voyez son visage.

Vous vous en foutez de ce que je peux bien raconter.

Jamais vous ne me la passerez, alors qu'est-ce que ça peut faire ?

Mon espoir, et ma détresse et mon malheur, et ma femme stupide et mon crétin de fils, tout ça, c'est abstrait pour vous. Ça vous fait pas plus d'effet que si j'étais un télé-opérateur qui vous proposerait je ne sais quoi. Je l'entends bien dans votre voix. Vous me parlez comme à un télé-opérateur. Vous avez la voix de celui qui répond au téléphone poliment, qui sait au fond de lui que cette offre, en aucune manière ne l'intéresse, mais qui fait durer la conversation malgré tout, pour tuer le temps comme on dit, ou alors pour vous moquer, ou alors par pitié.

Vous avez pitié de moi, c'est ça ?

Dylan

Si je vous dis oui, vous allez penser que je me moque de vous ?

Le Narrateur

C'est probable.

Dylan

Je ne me moque pas de vous.

J'ai vraiment pitié, croyez-moi.

Le Narrateur

Je vous crois, monsieur.

Dylan

Au revoir, monsieur Stewart.

Le Narrateur

Au revoir.

(Noir)

Scène n° 15 qui est la scène d'un doute, d'un petit déjeuner et d'un appel

*(Dylan et Jennifer prennent leur petit déjeuner.)
(Il n'est pas nécessaire de montrer qu'ils prennent leur petit déjeuner.)*

Le Narrateur

Dix ans plus tard... *(Il s'interrompt. Un temps.)*

Je suis fatigué. Dix ans, plus dix ans, plus encore dix ans, plus combien de fois dix ans ?

Je suis fatigué. Comment rien ne peut à ce point évoluer pendant un temps si important ?

Comment tout peut ainsi rester immobile et gris ?

C'est notre conte de fées.

Ceci est un conte de fées, c'est bien ce que je disais, il y a des siècles de cela. Mais où sont les fées ? Et où est le conte ?

Je suis fatigué. Je suis James Stewart.

Moi aussi j'ai eu de l'espoir. Moi aussi j'ai cru que je pourrais me raconter une histoire qui soit un conte de fées. Mais déjà 15 scènes et combien d'années que rien ne se passe et que tout reste tristement gris et immobile ?

Je suis James Stewart et moi aussi je compose chaque jour le numéro de Jennifer en espérant qu'elle décroche un jour. Moi aussi je récite patiemment les numéros de chacune des scènes qui construisent cette histoire en espérant que quelque chose éclate et nous remplisse tous de soulagement.

Scène n°1, scène n°2, scène n°3, puis 4, et 5, et ainsi de suite jusqu'à quand ?

Comment se termine un conte de fées ? Comment sait-on, en cours de route, qu'on ne fait pas erreur ? Comment savoir si ce conte de fées que je vous raconte en est vraiment un, et pas l'histoire, triste et banale de n'importe qui pris au hasard ?

Et si jamais tout s'arrêtait maintenant, et que rien de rien n'avait évolué pendant tout ce temps ? Où serait la morale ? Où serait le petit sac d'espoir que l'on vient chercher dans un conte de fées et avec lequel on repart, le baume au cœur et le sourire aux lèvres ?

Je suis fatigué, et je commence à avoir peur.

La scène qui suit devra être traitée de manière très réaliste, puis très surréaliste.

Durant le passage réaliste, les comédiens ne devront être pris d'aucunes convulsions, à moins bien sûr d'être incapables de faire autrement.

Dylan

Je suis désolé, ma chérie, je suis déjà en retard.

Je laisse mon petit déjeuner en plan, ça ne te dérange pas ?

Jennifer

Je vais le ranger, ne t'inquiète pas.

File vite.

Dylan

Merci, ma chérie.

A ce soir.

Jennifer

A ce soir.

Dylan

Je t'aime.

Jennifer

Moi aussi, Dylan.

(Dylan sort.)

(Jennifer s'approche de la porte d'entrée, pose son oreille pour vérifier que Dylan est bien parti.)

Le Narrateur

Commissariat du 3^{ième}, bonjour.

Jennifer

Bonjour, monsieur.

Je vous appelle pour que vous m'aidiez.

Le Narrateur

Quel est votre problème, madame ?

Jennifer

Je suis séquestrée. Mon conjoint me détient prisonnière, ici, chez nous.

Je ne peux rien faire. Je passe mes journées à m'occuper de notre enfant.

Il ne me laisse pas sortir. Il ne me laisse voir personne.

Je fais le ménage, je m'occupe de notre enfant, et j'attends, enfermée, ici, toute la journée.

Cela fait des mois, des années peut-être que je ne suis pas sortie. Et en plus, je paie le loyer !

Monsieur, je crois que je suis en danger.

Le Narrateur

Bien, madame. Nous pouvons vous aider, mais il nous faut d'abord l'assurance que vous souhaitez porter plainte. Si vous ne déposez pas de plainte, nous n'avons pas le droit de nous immiscer dans votre vie privée.

Jennifer

Porter plainte ? Contre Dylan ?

Le Narrateur

Oui, bien sûr. Sans plainte de votre part, nous ne pouvons rien faire.

Jennifer

Vous ne pouvez pas simplement venir me chercher ? Et m'emmener ?

Qu'on m'emmène loin d'ici, c'est ça que je veux.

Venez, s'il vous plait. Venez et emmenez-moi.

Vous mettrez le gyrophare et la sirène très fort, et on traversera la ville, et on en sortira, et on ira très loin d'ici. Loin de cet appartement, loin de cet enfant, loin de Dylan.

Le Narrateur

Nous ferons tout ce que nous pourrons, madame, mais seulement si vous portez plainte contre votre conjoint.

Jennifer

Je vois.

Le Narrateur

Alors que voulez-vous faire, madame ?

Jennifer

Venez. Venez me chercher.

Sortez-moi de là. Je vous en prie.

Le Narrateur

Quelle est votre adresse, madame ?

(Noir)

Jennifer (criant)

Ling ? Monsieur Stewart ? Cynthia ? La police ?

Venez me chercher ! S'il vous plait, venez me chercher !

Sortez-moi de là ! S'il vous plait !

Scène n° 16 qui est la scène de la pierre de la première ville de l'histoire de l'Humanité

(On frappe à la porte.)

(Jennifer s'approche mais n'ouvre pas et ne dit rien.)

(On frappe un peu plus violemment à la porte.)

Le Narrateur

Y'a quelqu'un ?

Madame ? Vous êtes là ?

(On frappe encore plus violemment.)

Ecartez-vous de la porte, madame.

(Jennifer met sa main sur la poignée et ouvre lentement la porte.)

(Le Narrateur entre, éberlué.)

Jennifer

Mais... Mais qu'est-ce qui vous prend ?

Qui... Qui êtes-vous ?

Le Narrateur

Nous venons vous chercher, madame.

Suite à votre appel.

La porte était ouverte ?

Jennifer

Me chercher ?

Qui êtes-vous ? Cynthia ? C'est toi ?

Le Narrateur

Je suis déjà venue une première fois, mais Dylan ne m'a pas laissée rentrer.

J'ai surveillé son départ. Je viens te chercher, Jennifer.

Jennifer

Cynthia ? C'est toi, Cynthia ?

Le Narrateur

Ca ne peut plus continuer comme ça.

Il est dingue, Jennifer, dingue !

Il faut que tu te sauves.

Tu sais, je t'ai pardonné. Je ne sais pas ce qu'il t'a raconté, mais ne le crois pas. Ne crois rien de ce qu'il te dit. J'ai oublié maintenant. Tout est oublié. C'est si lointain. C'est tellement lointain. J'ai tout oublié et tout ça n'a plus d'importance maintenant. On peut tout recommencer, et redevenir les amies que nous étions avant que ces lettres ne se croisent au-dessus de l'océan Atlantique. Tout recommencer et rire à nouveau. On peut, tu sais, on peut.

La voiture nous attend en bas. Viens vite. Prend ton bébé, et viens vite.

Jennifer

Mais lâchez-moi ! Lâchez-moi !

Qui êtes-vous ?

Je ne vous ai rien demandé !

Le Narrateur

Mais vous nous avez appelés, madame.

Vous avez dit que vous souhaitiez porter plainte.

Vous avez dit que vous étiez séquestrée.

Vous ne voulez plus porter plainte ?

Pourquoi la porte était ouverte ?

Jennifer

Mais qui êtes-vous, bon dieu !

Le Narrateur

Des années, peut-être des siècles que j'appelle pour seulement entendre le son de ta voix.

Et des années, peut-être des siècles que je ne l'entends pas. Que je tombe sur lui et que je lui parle comme si je le connaissais.

Aujourd'hui, je n'appelle pas, Jennifer.

Aujourd'hui, je me suis dit que c'était le moment. Depuis toutes ces années que je te promets que je vais tout plaquer, ma femme débile, mon crétin de fils, ces cons de syndicats, tout le monde, tout plaquer et m'enfuir avec toi, des années que je le répète mais que tu ne peux pas l'entendre parce que ton copain ne m'a jamais laissé te parler. Alors depuis toutes ces années, c'est à moi-même que je le répète, à moi-même ou à lui, puisque tu es loin, que ton visage s'efface et que ta voix disparaît.

Mais aujourd'hui tout va changer. Voilà. Aujourd'hui, me voilà. Je suis venu te chercher, Jennifer.

J'ai tout plaqué et je suis venu te chercher. Viens vite.

Viens avec moi.

(Pendant la réplique ci-dessus, Jennifer se dirige vers le souvenir de son père, qui est l'une des pierres de la première ville de l'histoire de l'Humanité et elle s'en saisit.)

Jennifer (menaçant le Narrateur avec la pierre.)

Mais puisque je vous dis que je ne vous connais pas !

Je n'irai nulle part !

Foutez-moi la paix, sortez de ma maison !

Sortez de ma maison !

Le Narrateur

Madame, il faudrait savoir !

Vous portez plainte, ou non ?

Jennifer

Plainte contre qui ? Contre quoi ?

Foutez le camp !

Le Narrateur

Mais... Jennifer.

Je sais que tu n'as jamais vu mon visage, mais cela fait si longtemps que nous parlons, tous les deux. Ecoute-moi. C'est moi. Nous ne nous connaissons pas mais à la fois, nous nous connaissons si bien. Cela fait tellement longtemps que nous parlons, tellement longtemps que je ne saurais pas dire combien. C'est moi, voyons. C'est moi. Je ne t'ai jamais vue, mais je t'ai parlé à toi plus de temps qu'avec n'importe qui dans toute ma vie et je te connais mieux que je ne connais n'importe qui.

N'aie pas peur. Moi non plus je ne connaissais pas ton visage, mais à la seconde où je l'ai vu, j'ai compris qu'il n'était pas nouveau, et qu'à travers toutes les conversations que nous avons eues, à travers tous les mots que tu as dits et entre toutes les fréquences qui composent le son de ta voix, c'était ton visage qui apparaissait à chaque fois.

Ecoute ma voix. Ecoute ma voix à moi et tu sauras que c'est moi.

Ecoute ma voix comme tous les superviseurs de tous les pays ont écouté la tienne, pendant que nous discutons de tout et de rien. Ils tendaient l'oreille. Tous s'arrêtaient et ils fermaient les yeux en même temps que moi, juste pour t'écouter, et rêver qu'un jour ils pourraient te voir et te déposer le monde sur ton palier.

Ce jour, c'est aujourd'hui, Jennifer, et le monde, je le dépose maintenant sur ton palier.

Viens avec moi. Prends ton enfant et viens avec moi.

(Le Narrateur agrippe Jennifer qui hurle.)

Jennifer

Ne me touchez pas !

Ne me touchez pas !
Foutez le camp !
Sortez de chez moi !

Le Narrateur

Mais ne t'inquiète pas ! Je t'ai pardonné, je t'ai dit.
Ce type était un con, de toute manière. Tu es plus importante que ce con.
Après toutes ces années, c'est de notre amitié dont je me souviens, et pas de ce con.
Nous étions enfants. Ca ne compte pas.

Jennifer

Je ne sais pas qui vous êtes !

Le Narrateur

Moi non plus, Jennifer.
Je ne sais plus qui je suis parce que je ne veux plus être personne. Et je ne veux plus personne d'autre que toi à mes côtés.
Plus de femme, plus d'enfant, plus de société, plus rien.
Je veux me perdre dans le rien avec toi.
Et si je t'ai renvoyée, c'est parce que je ne voulais pas qu'il y ait de hiérarchie entre nous. Ou alors pas dans ce sens-là. Parce que je suis plus petit que toi. Parce que je suis en-dessous de toi.
(Il s'agenouille.)
Je t'en supplie. Si j'ai conservé cet emploi, si j'ai pu t'appeler pendant toutes ces années sans que personne ne me dise rien, c'est que tous les superviseurs savaient qu'il n'y avait rien à faire pour nous séparer.
Et c'est pour ça que je t'ai rappelée. C'est pour ça que j'ai pu oublier que tu m'avais pris mon mec il y a longtemps, pendant que j'étais en Amérique, et pour ça que je suis là, parce que toi, tu m'as téléphoné. Tu as composé ce numéro d'urgence pour que je te sorte de là. Tu as appelé pour déposer plainte. Tu as dit que tu le ferais. Je me souviens, j'étais là. Tout le temps j'étais là. A chaque seconde j'étais là, à te voir faire les cent pas, à entendre ce que tu disais même quand tu ne disais rien.
Je t'ai vue. Je t'ai entendue. J'ai dessiné ton visage dans ma tête et tout le décor qu'il devait y avoir autour. Et aujourd'hui, je suis là pour t'emmener, et t'ajouter, toi, au beau décor qui est déjà construit et qui nous attend.

Jennifer

Foutez-moi la paix !
Foutez-moi la paix !
Sortez de chez moi !

(Jennifer frappe la tête du Narrateur avec la pierre.)
(Le Narrateur s'écroule.)
(Noir)

Scène n° 0 à nouveau car il s'agit d'un épilogue

(S'il a été décidé que le Narrateur devait annoncer les numéros et intitulés de scènes, alors il continuera à le faire cette fois, mais en restant allongé sur le sol, dans la position dans laquelle il est tombé une fois que Jennifer l'a tué.)

(Lumière.)

(Jennifer est dans la même position. Elle tient toujours la pierre dans la main.)

(Dylan ouvre la porte. Il enjambe le cadavre du Narrateur et entre.)

(Il s'assied.)

(Il remarque un bout de papier posé au sol et le ramasse.)

Dylan

Tiens, chérie.

Ca traînait par terre.

Jennifer

Merci. Je vais la ranger. *(Elle fait quelques pas et s'arrête pour lire.)*

Ma petite Jenny,

C'est probablement la dernière carte que je t'écris d'ici. Il ne reste plus que quelques jours et avec toutes les choses que j'ai à préparer. Je n'aurais pas le temps d'en envoyer une autre.

Je suis dans un drôle d'état, à la fois triste de partir et de quitter les amis que j'ai rencontrés ici, mais aussi impatiente et heureuse et excitée de pouvoir te retrouver et ne pas être obligée d'écrire (mal) pour te raconter tout ce que j'ai à te raconter.

Je t'embrasse très très très très fort.

A tout de suite.

Cynthia

(Elle pose la carte postale sur une table, ou le dessus d'une cheminée, ou par terre, même si le sol n'est pas vraiment approprié dans ce cas précis, puis elle pose la pierre par dessus.)

Dylan

Tu as dit quelque chose, chérie ?

Jennifer

Je ne sais pas.

(Noir)

Grégoire Courtois
Auxerre,
le 5 avril 2006.